

OCTOBRE 1893

FIGARO ILLUSTRÉ



André Brouillet

Ayuntamiento de Madrid

A nos lectrices



CONSEILS POUR LA BEAUTÉ DU TEINT. — L'art d'être belle consiste, non pas à se donner une apparence factice, mais à mettre en relief sa beauté naturelle. D'abord il faut rendre au teint tout son éclat au moyen de la Rosée Orkilia, recouverte d'un soupçon de Poudre de riz Orkidée. Les rides, s'il y en a, disparaîtront comme par enchantement et l'on recouvrera « naturellement et sans artifices » son visage de jeune fille. Bien entendu, nous ne parlons que pour celles qui vieillissent. Les autres n'ont pas à recouvrer, mais, ce qui est bien plus facile, à conserver. Ce n'est pas un maquillage, c'est un soin d'hygiène et de coquetterie.

Nous conseillons donc de faire exclusivement usage de la Rosée Orkilia et de la Poudre de riz Orkidée qui sont représentées ci-dessus et que nos lectrices pourront se procurer dans toutes les grandes parfumeries de France et de l'étranger, ainsi que chez l'inventeur

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



O. J. Viola LADIES' TAILOR

PARIS : 232, rue de Rivoli — 2, rue Castiglione
LONDRES : 15, Clifford Street — 182, Cork St., Bond
BRIGHTON : 81, King's Road.

AMAZONES

Costumes pour promenade, chasse, et
MANTEAUX, JAQUETTES
FOURRURES

By special appointment to the principal Courts of Europe

FABRIQUE D'EVENTAILS

H^{TE} TEMPLIER

Successeur de la M^{me} V^{ve} BETHMONT
Fondée en 1772

9, Boulevard Saint-Denis, à l'Entresol
PARIS



Exposition universelle 1867
Médaille de 1^{re} classe.

LE HAVRE 1863.

ÉVENTAILS FANTAISIE EN TOUS GENRES ÉCRANS BREVETÉS S. G. D. G.

SPECIALITÉ POUR CORBEILLES DE MARIAGE. — RÉPARATIONS
Ecrans et feuilles préparés pour peindre. — Envoi franco du Catalogue illustré. — Choix d'Éventails adressés sur demande.



VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875.

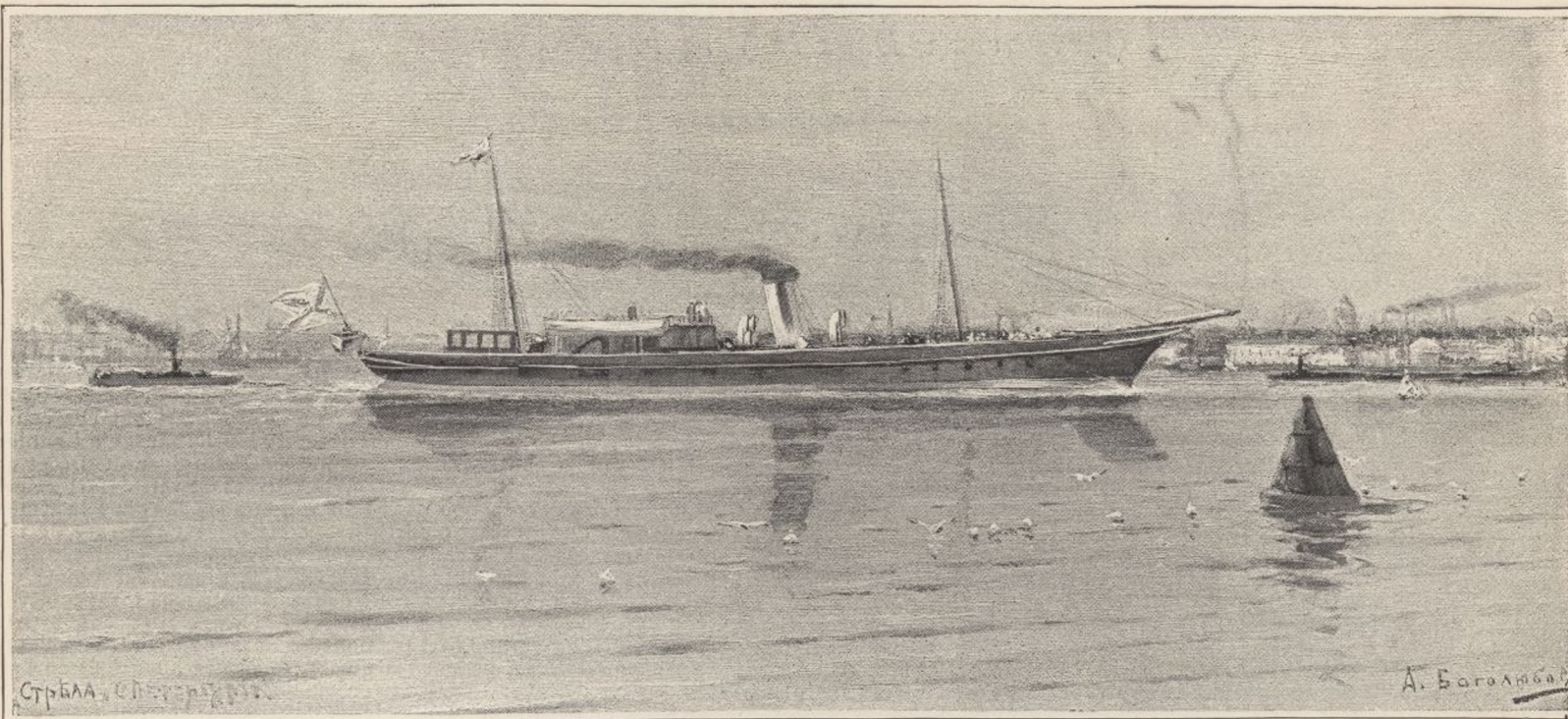
La PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau même la plus délicate. 59 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs familles régnantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F^{me} m^{re}.) — Le PILIVORE fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. (Franco, contre mandat-poste de 20 fr. 85.)
DUSSEY, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Octobre 1893

LA MARINE RUSSE ET SES PEINTRES



STRÉLA (LA FLÈCHE)

YACHT DE S. A. I. M^{GR} LE GRAND DUC ALEXIS, AMIRAL GÉNÉRAL DE LA FLOTTE IMPÉRIALE RUSSE
Tableau de Bogoluboff, appartenant à S. A. le Grand Duc.



Mémoire d'Azov, croiseur de 1^{re} classe.

Amiral Nakhimoff, cuirassé de 1^{er} rang.

ESCADRE RUSSE A L'HIVERNAGE, A CRONSTADT
Dessin de N. Gritsenko

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Quelle main qu'tu choisis? par L. RAIWEZ.

Marine, par F.-M. BOGGS.

La Marine russe et ses peintres; le yacht de S. A.
I. le Grand Duc Alexis; Vue de l'arsenal de Cronstadt;
Le Canot impérial, par BOGOLUBOFF; Une escadre russe à
l'hivernage, à Cronstadt, par GRITSENKO.

La Vie artistique, par ARMAND DAYOT.

Les Livres, par R. M.

En tirailleurs, jeu nouveau, par GEORGES LAUN.

Le Festéjadou (1^{re} partie), par HUGUES LEROUX; illustrations
en couleurs de GEORGES RÉCIPON.

Soleil couchant, par BAC.

Un Revenant, par PAUL PERRET; illustrations en couleurs
de F.-H. KAEMMERER.

Yi, roi de Corée (les Rois chez Eux), par G. DE
GUERVILLE; reproductions directes.

Francine, par LA MALENNE; illustrations en couleurs de S.
REJCHAN.

COUVERTURE : *Dans le Vergér*, par A. BROUILLET.

La Vie artistique

Au pays natal. — L'Invasion. — Sous les étoiles. — Primitifs Bretons.
— La cuisine de la vierge. — La vie sous les flots. — Nouvelles de
Paris. — Trop de couronnes...

Trébeurden, le 23 septembre 1893.

Chaque année, à pareille époque, je prierai le lecteur de m'auto-riser, pour une fois, à ne pas l'entretenir des événements artistiques parisiens, et de me permettre de le promener à travers ma vieille et maternelle Bretagne, pauvre terre mélancolique et douce que chériront toujours du fond de l'âme ceux qui sont nés dans le chaos de ses rochers, à l'ombre de ses hautes falaises ou dans la morne solitude de ses landes. Et ceux-là l'aiment aussi, hélas ! qui l'ont vue une fois et qui ont respiré l'âpre et pénétrant parfum de ses petits vallons pleins de cressons et de menthes sauvages, et de ses coteaux où frissonnent au vent de mer les ajoncs dorés et les roses bruyères. Car de tous les points du monde on accourt pour te voir, et puis l'on t'aime, pauvre terre mélancolique et douce. L'invasion est complète. Des hordes de Suisses et d'Anglais envahissent tes petites auberges. Les jacassantes familles parisiennes font fuir de leurs domaines paternels les petits propriétaires ahuris, et s'y installent comme le coucou dans le nid du merle. Le cri strident de la bicyclette déchire le silence obscur et frais de tes chemins creux, et le bêlement des moutons étonnés répond aux exercices du piano transporté en charrette du chef-lieu de l'arrondissement sur le sommet de la falaise. Oh ! l'arrivée de ce piano, et le stupéfiant effet de son premier gémissement sur les indigènes rassemblés !

Voici que mon voisin de table, un très gros fabricant de boulons du Loir-et-Cher, vient d'acheter la haute falaise de Kérilis que couronne un amoncellement de rochers cyclopéens. Il se propose d'y construire une villa « style mauresque ». Quant aux rochers, il en fera d'énormes pots à fleurs où il plantera des géraniums. Le misérable ! Ne vous semble-t-il pas que ces monstrueux projets de capitalistes affolés de pittoresque justifient les doctrines de Ravachol et en rendent absolument nécessaires les applications.

Un très ingénieux écrivain s'appliquait tout dernièrement à rechercher les causes de l'envahissement des grèves et des plages bretonnes. Et parmi les causes principales il signalait « le bon marché de la vie ». Ah ! si la disparition de cette cause essentiellement attractive pouvait élever une barrière infranchissable entre ce beau pays dont le caractère si singulier s'efface trop sensiblement, et l'invasion chaque jour croissante des fabricants de boulons, je crierais de toutes mes forces à mes naifs et bons compatriotes : « Bretons, mes frères, devenez Normands. Ecorchez impitoyablement ces Philistins abominables. Qu'ils emportent de votre hospitalité un affreux souvenir !... et qu'ils ne reviennent plus planter de géraniums dans nos rochers ! » Mais de tels conseils seront, je l'espère bien, inutiles.

Minuit sonne à la lourde horloge de l'auberge. Tout dort autour de moi. Je n'entends que le cri flûté des crapauds, le hullement aigu des chouettes qui se poursuivent dans la falaise, le ruissellement monotone et plaintif des vagues sur les galets, et le ronflement terrible de mon voisin de chambre. J'arrive, tout couvert de poussière, d'une longue excursion à travers les campagnes et le long des grèves où j'ai erré dès l'aube jusqu'au milieu de la nuit, m'enivrant de soleil, de parfums, de chansons d'oiseaux, puis, sous la douce clarté des étoiles, dont le lumineux frisson remplissait l'immensité bleu pâle du ciel, laissant s'ouvrir toute large mon âme aux irréalisables rêves. Oh ! comme cela est bon de marcher seul sur la terre natale, à traverser les haies silencieuses sous les vieux arbres qui vous tendent paternellement leurs branches tordues, et de revoir à la lueur des étoiles se profiler dans la lande, espacés comme de monstrueuses sentinelles, gardes inutiles d'un passé que rien ne défend plus, les menhirs moussus où rêve la chouette noire dans la nuit, et immobile comme un oiseau de pierre.

Dans cette dernière course j'ai vu de curieuses choses : des maisons de la fin du xv^e siècle, belles à ravir, mais recouvertes à moitié par la lèpre du lierre et prêtes à s'écrouler faute de soins et d'entretien. La plupart servent de refuges à des fermiers immondes, et les vaches

ruminent sur un lit de fumier, dans l'ombre des oratoires. Puis de jolies églises aux clochers sveltes et ajourés et qui, pour la plupart, dérivent très visiblement du Kreisker de Saint-Pol-de-Léon, comme ceux d'Andalousie de la Giralda de Grenade. De toutes ces églises échelonnées, depuis l'entrée de la rivière, de Morlaix jusqu'à Lannion, il n'est, à proprement parler, que celle de Saint-Jean-du-Doigt qui renferme des trésors d'art de valeur — œuvres en vérité fort remarquables et dont l'exposition obtint un si grand succès dans la section rétrospective du Trocadéro en 1889 — mais il n'est pas rare de rencontrer dans ces chapelles et ces églises bretonnes, dont plusieurs appartiennent à la fin du xiii^e siècle, des peintures sur bois d'une incontestable originalité. Ces compositions anonymes qu'exécutèrent avec plus de ferveur naïve que de science du métier des artistes locaux, humbles primitifs bretons dont les noms ne seront, sans doute, jamais découverts, même par les plus perspicaces historiens de l'art. De toutes ces peintures, presque toujours d'une touche très légère et d'une sorte de décoloration mystique, deux m'ont surtout frappé par leur exécution assez définie et par la naïveté charmante de l'idée. La première, qui décore un des autels de la petite chapelle de Kergrist, près de Lézardrieux, représente la *Cuisine de la Vierge*.

Pendant qu'*Itrone Maria* (Madame Marie) donne le sein à l'enfant Jésus, qui boit avec une avidité assurément très fatigante pour sa mère, trois archanges, aux larges ailes multicolores, donnent tous leurs soins à la préparation d'aliments destinés à réconforter la Vierge :

Pâle éternellement d'avoir porté son Dieu.

Et ce sont, je vous l'affirme, de solides aliments fort appréciés de nos nourrices bretonnes.

L'un des anges, penché sur le feu, remue délicatement, à l'aide d'une fine baguette, une épaisse bouillie de sarrasin, l'autre coupe de larges tartines, le troisième empile des crêpes sur une assiette. Enfin, pour que la petite fête soit complète, un quatrième ange prélude à ces substantielles agapes en jouant de l'accordéon.

La deuxième peinture qui figure dans l'église de Lockémo est d'une composition plus simple. Elle représente le *Sommeil de la Vierge et de saint Joseph*. Les deux personnages sont étendus côte à côte dans un lit de forme bretonne. Mais l'étroitesse de la couche rend nécessaires des enlacements d'un très singulier effet. Les visages des deux dormeurs expriment une joie paradisiaque. Un cierge brûle à côté de la couche. Comme on le voit, la peinture symbolique n'est pas née d'hier.

A l'entrée de la baie de Trébeurden s'élève, toute blanche sous son manteau de sable fin, l'île de Molènes, surnommée dans le pays « le paradis des crevettes ». Elles y pululent en effet, les bonnes petites bêtes, et c'est plaisir de promener son « havenet » dans les longs herbiers flottants, verte chevelure de la mer, et dans le creux des grands rochers qui font à l'île blanche une sombre et sinistre ceinture, toujours ruisselante d'écume. Tout en rôdant, ma hotte au dos et mon filet à la main, j'ai pu pénétrer dans les flancs creux d'une de ces pierres énormes et j'en suis ressorti tout troublé et les yeux remplis d'inoubliables visions.

La mer avait quitté le pied de la roche, et pendant quelques minutes il me fut permis de contempler la vie étrange qui s'agitait autour de moi dans un vaste murmure chuchotant. D'abord je ne vis que la nuit, une nuit froide, pleine de parfums pénétrants, parfums forts et troublants qu'Arradyomène laissa sans doute dans son berceau en secouant sa robe d'écume. Puis mes yeux s'habituerent peu à peu à ces ténèbres où luisaient imperceptiblement des milliers de pholades fixées aux parois suintantes. Et je vis à ces lueurs phosphorescentes qui donnèrent bientôt à la nuit des transparences d'azur, s'agiter autour de moi, comme dans une de ces fantastiques demeures sous-marines décrites par Andersen, des êtres sans nom, moitié fleurs, moitié bêtes, et dont les corolles éclatantes et les lèvres charnues s'ouvraient et se refermaient avec un bruit de succion. Une puissante végétation vierge emplissait la grotte. C'étaient des algues au tronc noueux, fixées au granit depuis des siècles, des lichens aux nuances

infiniment délicates qui tapissaient les murs ; de larges goémons mordorés qui recouvraient le sol et dont les bords semblaient avoir été finement tuyautés dans le silence de la grotte par des mains de fées...

Et dans un pieux recueillement, je contemplais toutes ces choses, je m'enivrais de toutes ces senteurs, j'écoutais, ravi, tous ces murmures indistincts sortis de ces êtres étranges, oubliant ma pêche, oubliant de détruire, dans une sorte d'extase muette au milieu de cette vie puissante et mystérieuse de la mer.

Mais un grondement profond, presque menaçant, m'apprit qu'il fallait fuir au plus vite et que la profanation avait assez longtemps duré. La mer montait, rapide, et j'étais à peine sur le sommet du rocher qu'elle pénétrait en mugissant dans la grotte dont elle allait bientôt ressaisir les mystérieux habitants pour les rouler dans ses déserts de sable, dans ses thébaïdes de rochers, et dans l'éternelle nuit de ses forêts inviolables.



Les landes de Trébeurden ne forment pas autour de mon auberge une barrière à ce point infranchissable qu'aucune nouvelle parisienne ne puisse nous parvenir. J'apprends, par exemple, que quelques

fervents amis des choses d'art, comme MM. Henry Hamel, directeur de la *Revue des beaux-arts*, et Félix Régamey, inspecteur de l'enseignement du dessin à la ville de Paris, mènent forte campagne contre la déplorable manie de recouvrir nos monuments commémoratifs de bouquets d'immortelles, de couronnes de perles et autres vains oripeaux, qui bientôt pourrissent sous l'action des pluies, pendent en vieilles loques et ne tardent pas à salir le bronze et à souiller la blancheur des marbres. Loin de moi la pensée de blâmer les braves gens qui honorent les morts qu'ils ont aimés ou admirés en recouvrant leurs tombes d'affectueux symboles, mais il faut de la mesure en tout. Comme le dit M. Sarcey, dans un excellent article qu'il consacre à cette intéressante question, il suffirait d'un simple arrêté de police pour mettre fin à cet abus. On pourrait prescrire aux admirateurs de poser leurs couronnes au pied du monument, dans un endroit que l'on disposerait à cet effet. Les couronnes seraient retirées d'office aussitôt qu'elles commenceraient à pourrir.

Cette campagne d'esthétique pure est des plus louables et nous nous y associons de grand cœur.

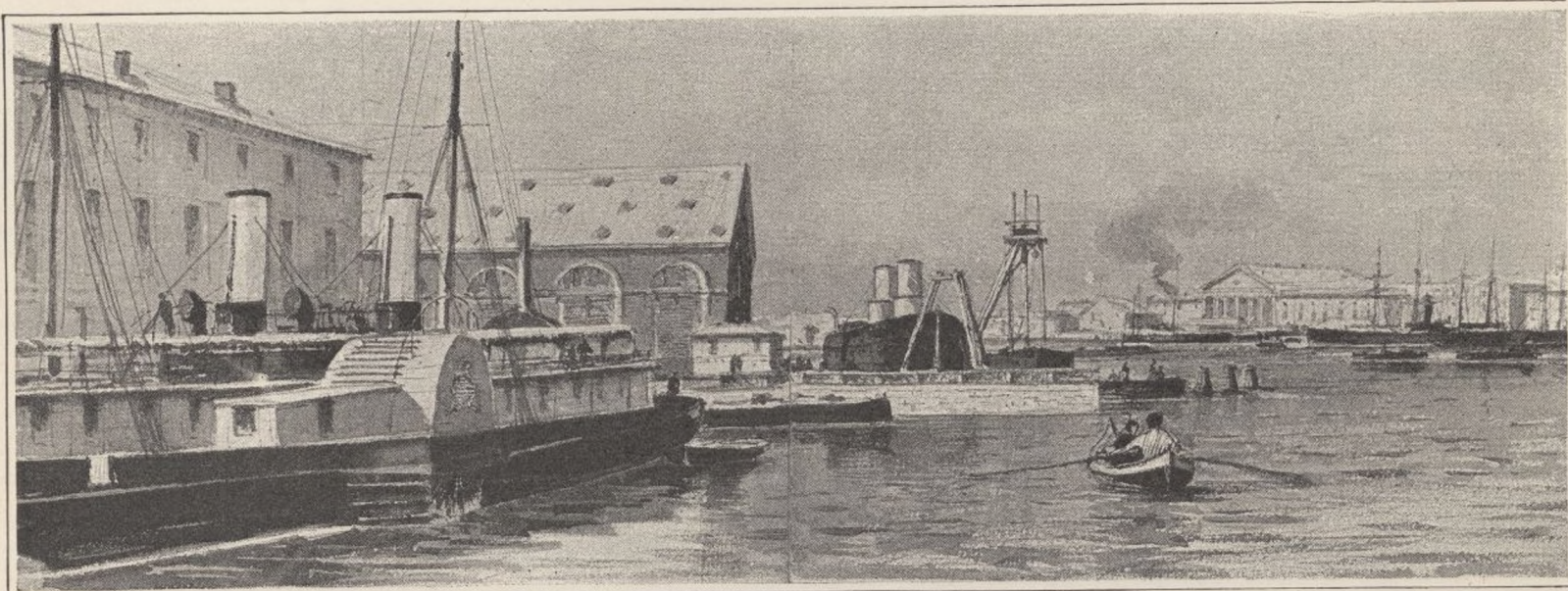
ARMAND DAYOT.

LA MARINE RUSSE ET SES PEINTRES

Nos confrères de la presse illustrée hebdomadaire ont opéré des prodiges de rapidité pour satisfaire l'enthousiasme et la curiosité que

le public français manifeste à l'égard de la réception des marins russes en France. Nous ne saurions lutter avec eux sur ce terrain de l'information graphique, mais nous avons pensé être agréable à nos lecteurs en reproduisant ici quelques œuvres de peintres de la marine russe.

M. Bogoluboff, peintre de marine de S. M. l'Empereur de Russie,



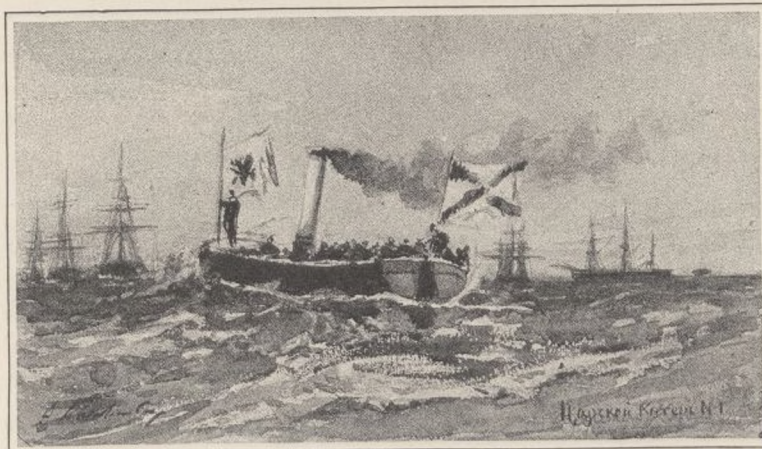
VUE PRISE DANS L'ARSENAL DE CRONSTADT (EXTRAIT DE L'ALBUM DE BOGOLUBOFF.)

nous a autorisé à reproduire le portrait de la *Stréla* (la *Flèche*), yacht du Grand Duc Alexis, amiral général de la flotte impériale russe. Ce tableau, terminé depuis quelques jours seulement, appartient à S. A. le Grand Duc.

La *Stréla* est un vrai bijou : fine et svelte, élégante dans tous ses profils. Elle mesure 184 pieds — environ 62 mètres de long, — 22 pieds — 7 mètres 50 — de large ; elle jauge 287 tonneaux. Sa machine, de 1,400 chevaux, lui permet de filer dix-huit nœuds à l'heure : quand on s'appelle la *Flèche*, on ne saurait filer moins !

C'est à l'industrie française que le Grand Duc s'est adressé pour la construction et l'aménagement de ce bâtiment qui fait le plus grand honneur aux chantiers de la Loire, à Saint-Nazaire.

Bogoluboff — dont le nom se prononce Bagaliouboff — est, depuis 1843, au service du ministère de la marine russe, comme peintre de l'Etat ; il est professeur et membre du conseil de l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg ; il est conseiller d'Etat actuel, ce



LE CANOT IMPÉRIAL EN RADE DE CRONSTADT.

qui lui donne un rang élevé dans les cérémonies officielles. Tous ces titres n'empêchent pas Bogoluboff de compter parmi nos plus sympathiques peintres français, et les amateurs connaissent tous son bel atelier du boulevard des Batignolles.

M. Gritsenko, son élève favori, marche sur ses traces : le dessin que nous reproduisons ici montre, emprisonnés dans les glaces, ensevelis sous la neige, silencieux et engourdis, ces mêmes bâtiments qui se balancent aujourd'hui sur les flots bleus de la Méditerranée, éclairés par le joyeux soleil de Provence, tout pavés et retentissant des salves, des fanfares et des hurrahs où se mêlent, dans une sincère entente cordiale, les cris de : *Vive l'Empereur !* et ceux de : *Vive la République !*

Notre illustration est complétée par deux pages de l'album de Bogoluboff, une vue prise dans l'arsenal de Cronstadt et un croquis du canot impérial.

T. G.

Les Livres

M. Frantz Jourdain, que les lecteurs du *Figaro* connaissent par d'intéressants articles parus dans le supplément du samedi, a publié chez Charpentier, sous le titre de *l'Atelier Chantorel*, une série de tableaux qui forment une amusante critique de l'enseignement actuel des beaux-arts. Sans admettre toutes les récriminations, un peu bien exagérées de M. Frantz Jourdain contre nos écoles d'art, et principalement contre l'école de Rome, il est juste de reconnaître que plusieurs d'entre elles sont fondées et que du moins la guerre qu'il entreprend a le mérite d'être faite avec esprit.

La question sociale étant plus que jamais à l'ordre du jour, le livre de M. Yves Guyot, la *Tyrannie sociale*, paru chez Delagrave, est par conséquent tout d'actualité. L'ancien ministre des travaux publics y

étudie le socialisme depuis son origine, ses programmes et ses progrès ; il y traite, avec une entente peu commune, la question des salaires et des crises économiques, celle des grèves et de la réglementation du travail des femmes et des enfants, en un mot toutes les évolutions du mouvement socialiste. M. Yves Guyot expose sa doctrine avec une netteté et une franchise qu'on chercherait en vain dans bon nombre de professions de foi.

Le président Hainault et Madame du Deffand, l'intéressant ouvrage de M. Lucien Perey, fourmille de détails, inconnus jusqu'ici, sur le Régent, Louis XV et Marie Leczinska, grâce à l'obligeance du comte Gérard de Coutades qui a bien voulu mettre à la disposition de l'auteur les manuscrits du célèbre président dont il est héritier.

La librairie Armand Collin a mis en vente le premier volume de l'*Histoire générale depuis le 1^{er} siècle jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de MM. Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, qui résumera l'état actuel des connaissances historiques. L'ouvrage ne comprendra

pas moins de douze volumes. Le tome premier, qui porte comme sous-titre : *Les origines*, commence à la chute de l'empire romain jusqu'à l'apogée de l'empire byzantin, soit de 395 à 1095.

A signaler à tous ceux qui aiment les beaux vers et que n'effarouche pas un brin de grivoiserie, un tout petit livre signé Armand Silvestre et publié par la librairie Flammarion. Le titre : *Pour les amants*, en dit suffisamment pour qu'il soit nécessaire de donner plus amples explications. Etant donné tous ceux qu'il vise, l'opuscule de M. Silvestre doit avoir un nombre considérable de lecteurs.

M. du Tiers, le poète des *Derniers sillons*, est le peintre de la nature par excellence, et le *Cabaret du hameau*, le *Forgeron*, entre autres pièces, sont de charmantes esquisses de choses vues. M. Sully Prud'homme a d'ailleurs consacré le succès de l'ouvrage en avouant y avoir constaté « une vision nette et colorée du monde matériel et une sincère émotion servie par un art habile et aisé ». C'est là le meilleur éloge qu'on puisse faire du livre.

Un nouveau livre de M. E. Legouvé, *Epis et Bluets*, paru chez Hetzel, comprend une série d'études et de souvenirs dont l'intérêt ne le cède en rien au style impeccable de l'éminent académicien. Des portraits de Listz, Chopin, Sandeau, Regnier et Delaunay seront un véritable régal littéraire pour tous ceux qui suivent le théâtre et le concert. Le volume renferme bien des chapitres intéressants, et parmi ceux-ci un *cours complet de lecture en une leçon* que devront lire et relire le flot toujours grossissant des conférenciers.

Au nombre des romans publiés récemment et dont le succès ne peut faire doute, il faut citer en première ligne l'*Irrésistible*, paru dans le *Figaro*, et que la librairie Calman-Lévy a la bonne chance de rééditer aujourd'hui. Il va de soi que le livre a retrouvé en volume. le succès qu'il avait remporté en feuilleton. Etant donné le talent d'Etincelle, il ne pouvait en être autrement.

Mademoiselle Azur reproduit ce type aujourd'hui très répandu de femme du monde qui, assoiffée de réclame, n'hésite pas à se commettre dans tous les mondes, à se faufiler partout et ailleurs, dans le seul but de faire parler d'elle, au risque de voir sa réputation d'honnête femme sombrer petit à petit dans cette course désordonnée. M. Jean Rameau a croqué son personnage avec la sûreté de main et l'exactitude de coloris qui lui sont propres.

Dédaigneux de la vie parisienne et de son monde superficiel, M. André Theuriot s'est laissé tenter par la province ; son dernier ouvrage : *Surprises d'amour*, paru chez Dentu, est la réunion d'exquises peintures de la vie provinciale, tantôt empreintes d'émotion, tantôt pleines d'humour, mais où l'auteur conserve toujours avec le même soin le sentiment exact de la nature.

Sous ce titre piquant : le *Nez de Cléopâtre*, M. Henri de Saussine a publié chez Ollendorf un roman qui met en scène des artistes et des gens du monde au milieu d'une action très corsée qui a le rare mérite de se dénouer sans exagération dramatique. Le livre de M. de Saussine aura d'autant plus de succès que tous et... toutes peuvent le lire.

M. Jules Couturat (Georges Bonnamour) vient de faire paraître chez Savine sous ce titre : *Trois femmes*, trois études de femme, dont la première, *Jane*, particulièrement cruelle, suffirait à recommander le volume entier. La postface dont l'auteur a jugé bon de faire suivre son ouvrage, est au moins curieuse à lire :

« Ce que j'ai signé jusqu'à ce jour, écrit-il en terminant, je prie ceux qui me lisent, ceux qui me louent, ceux qui m'injurient, de ne le retenir qu'à titre d'essais. A l'âge où je suis, je pourrais jouir encore, pendant des années, du privilège qu'ont les « jeunes » de s'en tenir, toujours, aux « brillantes promesses » que jamais, hélas ! ils ne réaliseront. Je laisse à d'autres cette attitude et je songe avec mélancolie à tous ceux que la vieillesse guette et qui sortiront de la salle du banquet où ils pérorèrent d'un si frénétique accent, sans rien laisser d'eux sur la table qu'un cigare éteint et un rond de serviette. »

Ces lignes ont suggéré à notre excellent collaborateur M. P. Gille les réflexions suivantes, dont M. Bonnamour ne se plaindra certainement pas :

« *Trois femmes*, de M. Bonnamour, pourraient bien être un produit de son été, car sans faire fi comme lui de son printemps, j'y trouve les qualités de chaleur et de vie qu'accroît l'intensité d'un soleil qui se dégage. »

Les vrais gourmets, les maîtres de maison qui ont la coquetterie de leur cave, consulteront avec profit le manuel de M. Férét fils de Bordeaux, sur *Saint-Emilion et ses vins*. Ils y trouveront de précieux renseignements sur les différents crus de cette région et pourront ainsi se mettre directement en relations avec les propriétaires de ces vignobles fameux, aujourd'hui fort en faveur et qu'il y a tout avantage pour l'acheteur à ne pas faire passer par Bordeaux.

Le manque de place nous empêche aujourd'hui de parler comme il conviendrait du dernier livre de M. Edouard Cadol, *Le roi de la création*, non plus que des *Petites Manchaballe* de Richard O'Monroy. Nous nous contenterons de dire qu'on s'occupe très activement chez Calman-Lévy d'en tirer déjà de nouvelles éditions. R. M.

EN TIRAILLEURS

NOUVEAU JEU DE COMBINAISONS

Deux joueurs, un damier de trente-six cases blanches ; douze jetons blancs et douze jetons noirs.

L'un des joueurs prend les douze jetons de l'une des espèces et les dispose un sur chacune des cases 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 ; l'autre joueur, avec les autres jetons, agit de même sur les cases 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, et 36.

Le sort détermine le joueur qui doit jouer en premier lieu ; chacun joue ensuite à tour de rôle. Les règles à observer sont les suivantes :

1. — Le joueur, qui a à jouer, peut déplacer un quelconque de ses jetons et lui faire occuper l'une des cases vides voisines qui se trouvent en diagonale. Ainsi un jeton étant à 21 peut aller à 14, 16, 26 ou 28, si ces cases sont occupées. Les déplacements peuvent donc avoir lieu aussi bien en arrière qu'en avant.

2. — Les jetons peuvent prendre ceux qui leur sont opposés seule-

1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30
31	32	33	34	35	36

ment suivant le sens rectangulaire ; un jeton placé à 21, par exemple, peut prendre un jeton adverse qui se trouverait soit sur la ligne de 19 à 24, soit sur celle de 3 à 33.

3. — Pour que la prise puisse avoir lieu, il est nécessaire qu'aucun autre jeton ne se trouve entre les deux jetons considérés ; ainsi un jeton à 21 ne pourrait en prendre un autre à 9 que si la case 15 se trouvait vide.

4. — La distance à laquelle un jeton peut prendre est variable et dépend du nombre des jetons de sa couleur qu'il a derrière lui. Ainsi un jeton blanc à 21 pourra prendre, suivant la ligne de 3 à 33, soit un jeton noir à 15 si la case 27 est libre, soit un jeton noir à 9 si la case 27 est occupée par un jeton blanc, soit enfin un jeton noir à 3, si les cases 27 et 33 comportent des jetons blancs. La règle serait la même pour la ligne 19 à 24.

5. — Un jeton qui est susceptible de prendre à une certaine distance peut également prendre à une distance plus faible.

6. — La prise n'est pas obligatoire.

7. — La prise s'opère de cette façon : le joueur qui prend enlève simplement du damier le jeton opposé et ne déplace aucun de ses jetons ; c'est ensuite à l'autre joueur à jouer.

8. — Le vainqueur est celui qui réussit le premier à prendre six des jetons de son adversaire.

GEORGES LAUN.

L'annuaire du *Tout-Bordeaux*, édité par M. Bénassit, le correspondant du *Figaro* à Bordeaux, vient de paraître en un élégant volume. Nous n'avons pas besoin de le recommander aux Bordelais qui le connaissent et possèdent tous cette publication ; mais nous pensons devoir la signaler à tous ceux de nos lecteurs qui ont des relations dans le Sud-Ouest, ils trouveront dans le *Tout-Bordeaux* les renseignements les plus complets sur la société bordelaise, le haut commerce et les grands propriétaires avec les adresses de chacun, tant à Bordeaux qu'à la campagne.

FIGARO ILLUSTRÉ

(N° de Septembre)

ENTIÈREMENT CONSACRÉ AUX SPORTS ATHLÉTIQUES

Le succès obtenu par notre numéro de sports athlétiques avec ses photographies en couleurs et ses trois primes, dont une double, a été considérable.

Le tirage est, dès aujourd'hui, presque entièrement épuisé, et les amateurs qui n'ont pas déjà acheté ce numéro s'exposent à ne plus le trouver en librairie ou à le payer aux marchands plus cher que le prix marqué, soit trois francs.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Voyages dans les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant trois itinéraires différents permettant de visiter le Centre de la France, les stations hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1^{er} Itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2^e Itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris.

3^e Itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris.

Prix des billets : 1^{re} classe 163 fr. 50 ; 2^e classe 122 fr. 50. — Durée de validité : 30 jours.

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0 du prix du billet.

Enfin, il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi, des billets *Aller et Retour* de 1^{re} et 2^e classe à prix réduits, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

AVIS. — Ces billets doivent être demandés au moins 3 jours à l'avance.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

L. RAIWEZ



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1893 by Boussod, Valadon & Cie.

« QUELLE MAIN QU'TU CHOISIS ? »

Ayuntamiento de Madrid



LE *Festéjadou*

SCÈNES DE LA VIE CATALANE

PAR HUGUES LEROUX

I

SUSPENDU au-dessus des gorges d'Annibal, ce jardin Pereïre est un endroit délicieux. J'y sais un banc d'arbres où j'ai passé de douces heures. Un rosier pompon formait berceau au-dessus de ma tête. Des ombres de feuilles tremblaient sur mon livre ouvert. Je n'avais guère pour compagnons que les oiseaux. Leurs trilles jaillissaient des lauriers; d'autres mâles, jaloux, répondaient dans les cassis, dans les magnolias. D'heure en heure, le beffroi de l'hôpital sonnait en dessous de la terrasse : la vibration escaladait les marches de rochers, les plants de genêts jusqu'au sommet des Pyrénées. Alors je m'appuyais un peu au dossier du banc; j'étendais mes pieds, hors de l'ombre, vers la chaleur du soleil, et je n'avais plus dans la tête que le lointain murmure du Tech, d'accord avec les battements de mon cœur.

C'est dans une de ces siestes d'onze heures, qu'une lettre de mon ami M. Boitel, me surprit à l'improviste et remit dans ma main le bâton de voyage.

M. Boitel est conservateur du Museum. A Paris, nos logements se trouvent voisins l'un de l'autre : j'habite rue Lhomond, lui rue Linné. Nous sommes garçons tous les deux, — et je puis dire vieux garçons. Son goût pour l'anthropologie égale ma passion pour l'archéologie. Nous avons ensemble un commerce régulier de visites et de lettres. Voici ce qu'il m'écrivait :

« Très cher monsieur,

« Puisque vous battez le Roussillon en touriste et particulièrement la région dite du Valespir, oserai-je réclamer de votre inaltérable obligeance un renseignement qui est sans prix pour moi ? — Vous le savez, je travaille depuis dix ans à un *Tableau scientifique des migrations des singes babouins*. Les températures qui opposent à ces simiens une barrière infranchissable, ont été soigneusement établies par mes précédents tableaux. Or, un Capucin que j'ai rencontré, tout dernièrement, à la table d'un de nos confrères de l'Institut, m'affirme que les babouins ont visité le Roussillon vers l'an 950. On trouverait une trace de leur passage dans quelques sculptures qui décorent la façade d'une ancienne abbaye, dite Notre-Dame d'Arles. Une pareille enquête ne peut être le fait de beaucoup de gens. Il faut posséder, pour la conduire avec succès, des clartés de plusieurs sciences, singulièrement d'ar-

chéologie. C'est donc une rare bonne fortune pour l'homme qui vous écrit... »

Il est certain que sans tomber dans le défaut de mes confrères qui publient sans nécessité et sans choix des notes d'une prolixité fatigante, j'ai fait paraître, sur les débuts de l'ogive, un mémoire qui a été bien accueilli de quelques personnes érudites. Le charme de ce printemps pyrénéen, si doux aux membres des vieillards, m'avait un instant détourné de mes préoccupations ordinaires. Cette lecture me les rappela tout à coup. Je m'avouai que le spectacle de tant de beautés naturelles ne valait pas pour moi la grâce d'un arceau gothique. Vingt fois, dans mes promenades, j'avais regretté l'absence d'un monument, d'une ruine digne d'examen.

« Que le souvenir d'Annibal te serve d'exemple ! me dis-je en souriant. Prends garde à Capoue... »

Et j'allai tout droit retenir ma place à la voiture publique.

II

D'Amélie-les-Bains à Arles-sur-Tech, la route est unie. Du côté du torrent, un mur haut comme un balcon la soutient par endroits. De là on aperçoit des villas dans des bouquets d'arbres. De petits ponts y mènent, car il n'y a pas de champs que le jeu des eaux ne découpe. Les pieds dans ces ruisseaux, des orbes merveilleusement tendres boivent la lumière. Le courant d'air de l'eau fait moutonner leurs épis par larges ondulations. Du côté de la montagne, des rideaux d'ifs arrêtent les vents trop froids pour la fleur des pommiers et pour la fragilité des saules. La montagne surgit, en décor : nette de contour du côté de l'aurore, — fondue, perdue vers l'Occident dans des demi-teintes d'opale sur qui glisse la coulée des neiges éternelles.

La route tourne à angle droit et franchit le torrent sur un pont de trois arches. C'est du milieu de ce pont que les toits d'Arles apparaissent pour la première fois. Le coude du Tech, les arbres poussés dans les îles, empêchent de découvrir encore les deux clochers.

La tour de Saint-Sauveur se montre la première : c'est bien moins un chef d'église qu'un poste de guerre. Quand cette silhouette féodale a glissé derrière un rideau de frênes, l'architecture plus massive du monastère se découvre enfin. Et, à travers les feuillages légers, les toits d'Arles, presque tout plats, font briller leurs tuiles rouges.

V 46

Je voulais donner un coup d'œil à Saint-Sauveur avant le souper : « L'ancienne paroisse ? me dit la servante de l'auberge. Vous la trouverez peut-être encore ouverte, le père Oms y fait des peintures. »

Le sacristain était monté dans une chapelle, sur un échafaudage primitif. Il semblait absorbé par son travail. Enfin il m'aperçut et me cria d'en haut :

« Un instant, monsieur, j'achève un filet. »

Il manœuvrait la règle avec des précautions qui le rendaient maladroit. Son ambition était de tracer sur le mur, fraîchement rechargé à la colle, des traits réguliers qui figuraient des jointures de pierres de taille. Quand le pinceau eut atteint le bas de la règle sans éclaboussure, il poussa un soupir de délivrance :

« Ce n'est pas bien beau, dit-il, en me désignant son travail, mais nous avons peu de ressources et je ne fais pas cher, afin que l'on continue d'entretenir cette pauvre église quand je serai mort. »

Il dit ces mots « pauvre église » avec une tendresse infinie. Evidemment l'ancienne paroisse était pour lui comme une personne vivante : il la soignait ainsi qu'une vieille tombée à la charité publique. Il continua :

« L'an dernier, j'ai redoré tout l'autel avec un tailleur de pierres, c'était un homme d'âge qui avait sur le cœur quelque chose de sa jeunesse. Il est mort cet hiver. Avant de s'en aller, il a voulu travailler un peu dans l'église. C'est lui qui a peint saint Pierre et saint Jacques, tels que vous les voyez là, en bras de chemise. »

« Lui-même travaillait comme cela et il a souhaité mettre son souvenir dans sa peinture. Mais moi, monsieur, je me demande si cela est bien respectueux pour les saints ?... Vous n'êtes pas de ce pays-ci et probablement vous avez beaucoup voyagé. Vous rappelez-vous d'avoir vu quelque part un saint Pierre en bras de chemise ? Ne pensez-vous pas que j'aurais raison de lui peindre une tunique ? »

Je louai comme il convenait la peinture de l'autel, et Oms accepta mes compliments avec une humilité sincère. Il joignit les mains de regrets, quand je lui dis que j'étais venu pour étudier les bas-reliefs du cloître.

« Et monsieur le curé, qui est absent ! Il est parti en retraite. Il ne rentrera pas avant une semaine. Mais ne vous désolerez pas. Je sais beaucoup de choses sur l'abbaye. Puis Maria-Julia vous dira le reste. C'est ma fille, monsieur. Elle a été autrefois à l'école à Figueras, auprès d'une de ses tantes qui est religieuse. On lui a enseigné le catalan, — pas celui que nous parlons, — celui des vieux livres. Elle vous racontera les histoires de l'abbaye presque aussi bien que monsieur le curé. »

Je regardais cet homme avec plaisir. C'était un de ces types de chrétiens « moyenâgeux » dont notre imagination aime à peupler la solitude des cathédrales. Où donc avais-je vu cette face large toute rasée, brutale de lignes, quand quelque pieuse pensée n'y apportait point l'extase ? Dans ces tableaux votifs où l'école espagnole a peint des gens de peuple, aux pieds de la Vierge et des saints.

Nous primes rendez-vous pour la soirée et je rentrai seul à l'auberge, où m'attendait une truite de torrent avec une bouteille d'un petit vin roussillonais très capiteux et très sec.

III

Oms était cordonnier de son état. Derrière une large baie ouverte en carré de plein vent, les passants le voyaient travailler en contre-bas de la route. Il trônait au milieu de ce cadre sur un tabouret sans dossier. Sa femme à sa droite, sa fille à sa gauche, s'occupaient dans des travaux de broderie.

Quand les sonneries des clochers annonçaient l'heure de retourner à l'église, les Oms se levaient.

La mère étouffait le feu sous les cendres ; la fille jetait un châle sur ses épaules et le trio s'en allait laissant la clef sur la porte de l'échoppe.

Je trouvai Oms et les deux femmes travaillant à la lueur d'une lampe sans verre qui fumait beaucoup du côté de la ruelle. On m'attendait, car une chaise avec un coussin était préparée à côté du père.



« Maria-Julia, dit Oms quand je fus assis, c'est monsieur que j'ai rencontré à Saint-Sauveur. Il veut savoir les histoires des Saints. »

Maria-Julia avait tout de suite abaissé ses cils sur l'espadrille qu'elle brodait. Un seul regard avait épuisé sa curiosité pour un homme qui n'était plus jeune et qui devait préférer les vieilles pierres aux jolies filles. Je ne lui tins pas rancune de ce dédain et, à la lueur de la lampe, je la regardai avec plaisir.

Presque toutes les femmes de ce pays sont belles. Le bonnet de dentelles met une auréole autour des fronts et pousse la flamme des yeux à un surprenant éclat. Les tailles sont riches, les hanches saillantes, les jambes un peu longues ; la marche glisse sur des espadrilles. Cette majesté d'allure devient soudain voluptueuse si la taille tourne, si la femme vous jette par-dessus l'épaule un regard de défi. L'escalade des montagnes a cambré tous les pieds, bombé toutes les poitrines. La danse a fait le reste. Cette race catalane l'aime d'un amour éperdu, et, tout entière, elle en a été assouplie. Nulle part, — pas même en Andalousie ou en Orient, — je n'ai vu les signes du sexe accusés avec plus de relief. Ici la beauté est si sûre d'elle-même que les femmes vont les yeux levés et leurs regards pèsent l'homme.

Maria-Julia n'avait pas cette hardiesse des yeux. Elevée entre l'église et l'échoppe, blanche du ton des amandes écrasées, elle semblait, avec l'ombre qui cerclait ses yeux, le carmin qui donnait à sa pommette l'aspect d'une pomme-reine, comme une cire peinte dans une chapelle.

Elle se leva pour nous servir de l'anisette et soudain mon rêve de virginité s'envola. Dès que cette fille se mouvait, on songeait bien moins à une vierge qu'à une danseuse. Cela tenait à la souplesse de sa taille qu'elle renversait sans effort pour rattraper le peloton de laine roulé sous l'établi, — à la grâce involontaire de tous ses mouvements.

Le même contraste était dans la chambre de Maria-Julia, où le père me conduisit. Sur un autel blanc et bleu, une Vierge Dolorès était habillée comme une poupée. Elle voisinait sans embarras avec quatre mauvaises lithographies qui représentaient le *Bal-ladou*, la danse du pays. On y voyait les filles enlevées de terre par leurs *festejadous*, — c'est un mot patois qui n'a pas en français de synonyme exact.

Le *festejadou* n'est ni le promis, ni l'amant ; c'est le garçon qui mène la jeune fille à la « Fête » ; celui qui danse avec elle sur la place de l'église ; enfin ce que l'on appelle un « galant » en style d'opéra-comique.

Cependant Oms avait descendu de dessus une planchette un vieux livre cartonné de lilas. C'était un prix que Maria-Julia avait autrefois gagné à l'école de Figueras. Le sacristain lut le titre tout haut : « *Llibre de la translacio dels invincibles y gloriosos martirs de Jesus - Christ Abdon y Sennen, en la vila d'Arlès, etc.* » La religieuse avait ajouté quelques lignes à la plume qui louaient la docilité et la piété de Maria-Julia.

« Vous trouveriez là-dedans, dit Oms en baissant sa lampe, tout le gros de l'histoire. Mais il y a des miracles nouveaux.

Maria vous les racontera. »

Nous cherchâmes la jeune fille des yeux.

« Maria, fit la mère, est allée chercher la clef de l'église. »

... Je m'en retournai à pied.

Au coin de la ruelle, je dérangeai un couple qui causait.

« Des amoureux... » pensai-je.

La femme avait fait un mouvement en m'apercevant. Une seconde elle était entrée dans la clarté de la place et il me parut que j'avais vu quelque part cette silhouette gracieuse.

« C'est Maria-Julia. Voyez-vous, la surnoise ? »

Mais bien vite je réfléchis que tous les bonnets et toutes les filles de ce pays-ci se ressemblaient ; — et puis, ce n'étaient pas mes affaires.

IV

Le lendemain, je prenais le soleil en fumant mon cigare, lorsque Maria-Julia me dépassa sur la route. Elle se rendait à Palalda. Je lui proposai de l'accompagner.

« Volontiers, fit-elle, car les filles d'Arles ne montent guère là-haut sans un cavalier. Cela va très mal entre Palalda et Arles depuis que ces mécréants ont fait injure aux Saints. »

Elle me conta que dix ans auparavant, il y avait eu une bagarre entre les gens de la plaine et ceux de la montagne. Les garçons de Palalda avaient refusé de saluer la chässe des Bienheureux Martyrs Abdon et Sennen, un jour de procession. On s'était tragiquement battu sur la route. Le sang avait coulé.

« Ce sont les gitanes, dit Maria-Julia, qui ont gâté ceux de la montagne. Ces gens d'Egypte ne croient ni à Dieu, ni à diable. Ils font la contrebande, ils volent, ou bien ils mendent. Tenez, comme cette vieille que voilà... »

Ma compagne me montra au coin du pont une vieille qui regardait couler le torrent en marmottant des paroles. Sous un fichu noir, cette mégère portait, comme une religieuse, un serre-tête blanc. Une besace était jetée sur son épaule.

« Bonjour, Comaills, dit Maria-Julia avec un empressement peureux, quand tu passeras devant chez nous, demande des espadrilles à mon père. »

La vieille ne se retourna point. Mais elle répondit en « gavache » une phrase qui fit rougir Maria-Julia.

... Palalda n'apparaît qu'au sortir d'Amélie. L'aspect de ce village émergeant des jardins, couronné par les ruines de ses tours, est celui d'un Ksour berbère. Les potagers escaladent la montagne par une série de terrasses à pic que relie des vignes ; des feuillages d'oliviers font courir un frisson d'argent sur ces pierres écroulées.

Le village lui-même est bâti sur le roc. Chacun a planté sa maison comme il a voulu, sans se préoccuper des voisins. Les ruelles montent en échelle, gravissent et descendent des marches. Une mesure à quatre étages ouvre par derrière en rez-de-chaussée. Des gens habitent en bas ; un mulet ou des porcs passent leurs museaux par la fenêtre d'une mansarde.

Maria-Julia marchait le long des murs dans la bande d'ombre. Je la suivais un peu essoufflé. Elle me dit en haut :

« Voulez-vous voir la porte de l'église ?

Moi j'ai à faire à l'auberge chez les Ripoll. » Comme tous les cabarets catalans, l'auberge des Ripoll fermait sur la rue par deux rideaux de mousseline qui formaient mousti-



quaire. Derrière cette gaze légère, j'entendis qu'on se querelait :

« Veux-tu que je te donne un conseil ? disait une voix d'homme goguenarde et rauque. Ne t'acharne pas, Julia, après mon neveu :

aujourd'hui Valent prend son plaisir ici, demain là. Dans le fond, il ne tient qu'à la montagne et à son fusil. Il aime mieux serrer dans ses bras un ballot de tabac qu'une jolie fille. Et tous les garçons de Palalda ressemblent à Valent. Crois-moi, laisse-les à leurs affaires. Tu trouveras ce qu'il te faut dans Arles : c'est plein de brodeurs d'espadrilles. »

Là-dessus le rideau de mousseline s'agita et Maria-Julia parut sur le seuil de l'auberge. Derrière elle j'entrevis le vieux Ripoll. Sa barette rouge lui tombait sur le sourcil. Une barbe blanche lui descendait au milieu de la poitrine. Son nez droit battait des ailes à chaque reprise de souffle. Et dans une figure de métal, ses yeux avaient conservé l'éclat farouche de leur jeunesse. Je pensai que ce Ripoll devait avoir le même âge que moi ou à peu près. Mais ma vie de bibliothèque, mes habitudes sédentaires m'avaient mal disposé à une comparaison de tournure avec ce colosse de plein air. Je me sentis humilié sous l'ironie du regard dont il me toisa. Et j'éprouvai quelque satisfaction, chemin faisant, à entendre déclarer par ma compagne que le Ripoll était un abominable *trabouquère*. Maria-Julia ne le ménageait pas. Mais il ne fut point question du neveu.

V

J'attendais avec un peu d'impatience le retour du curé d'Arles. Je trouvai en lui un ecclésiastique d'une parfaite courtoisie, assez au fait des questions d'archéologie, un peu affirmatif, peut-être, en matière historique, — mais cela était chez M. l'abbé Pujol un effet du sacerdoce plutôt qu'un penchant de l'esprit.

« Tout ce que nous savons des saints martyrs, Abdon et Sennen, me dit le curé d'Arles, c'est qu'ils habitaient en Perse, dans la première partie du III^e siècle après J.-C., une ville diversement dénommée *Cordula*, — *Chorodra*, — *Corduba*, — et même *Carduba*. Ils y occupaient un rang élevé et ils étaient désignés sous le nom de *reguli*, dont le sens n'a pu être déterminé. Étaient-ce des princes ou des chefs de tribus, gouvernant de petites principautés, à l'instar des barons et seigneurs du moyen âge ? Cette opinion aurait pour elle le sens attribué au mot *regulus* dans le *Glossaire* de Du Cange. Il avait souvent le sens de comte



(Comes), comme *sub-regulus* celui de vicomte. De même l'histoire des saints de Catalogne, dit des deux bienheureux : « *Los B. Martires Abdon y Senen fuéron Reyes, no muy poderosos...* » Quoi qu'il en soit, il est certain que, dès l'âge le plus tendre,

ces deux héros chrétiens sacrifièrent généreusement les douceurs d'une position très élevée, suivant le monde, et toutes les espérances du siècle, aux opprobres de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'était le temps où l'Empereur Dèce ensanglantait tout l'Orient de ses cruautés. Il avait fait connaître qu'il enverrait au supplice quiconque donnerait la sépulture aux cadavres des chrétiens décapités.

« Au plus fort de ces rigueurs, des païens se présentèrent devant le tyran et lui dirent : « Voilà que ceux à qui vous avez « laissé la vie dans votre victoire, recueillent les corps des chrétiens « et les cachent dans leurs demeures. » — « Quels sont ces pro- « fanes ? » demanda Dèce. — « Abdon et Sennen. » A l'instant même, l'Empereur commanda qu'on jetât les jeunes gens en prison, avec les autres chefs persans qu'il méditait d'amener à Rome, pour relever la pompe de son triomphe. »

Je ne pus m'empêcher de faire remarquer à M. l'abbé Pujol que nul historien, en dehors des Bollandistes, qui sont suspects, n'a parlé des campagnes de l'Empereur Dèce du côté de la Perse.

« En ce cas, me répondit le curé d'Arles, admettez simplement avec Tillemont, d'après Florus, que nos Saints Martyrs ne furent point arrêtés en Perse, mais qu'ils vinrent de leur plein gré à Rome, — *Ad orationem*, — c'est-à-dire pour y visiter les tombeaux apostoliques.

« Ce qui est hors de doute, c'est qu'ils furent conduits l'un et l'autre dans l'amphithéâtre, dépouillés de leurs vêtements et revêtus de leur foi comme d'une armure. On avait lâché contre eux deux lions et quatre ours furieux ; mais ces bêtes, oubliant leur férocité naturelle, se couchèrent comme des agneaux aux pieds des deux Saints. Il fallut que des hommes, plus cruels que les animaux sauvages, tuassent Abdon et Sennen à coups de trident. Un sous-diacre nommé Quirinus vint, pendant la nuit, recueillir leurs corps. Il les ensevelit dans sa demeure le trois des Kalendes d'août : c'est ce que nous apprennent les Bollandistes. »

Je me souvenais d'avoir admiré à Rome, dans la catacombe de Saint-Pontien, une peinture du septième siècle qui représente Abdon et Sennen vêtus de sayons de poil de chèvre et coiffés de chapeaux pointus. J'exprimai mon étonnement que Rome se fût dessaisie de reliques si considérables au profit d'un couvent de Valespir.

« Ce fut, me dit M. l'abbé Pujol, l'œuvre d'un grand serviteur de Dieu, Arnulfe, abbé d'Arles. Désespéré de la misère où il voyait plongé les gens du Valespir, il vint chercher à Rome des reliques qui protégeassent ses frères contre la colère de Dieu. Ce n'était pas un médiocre péril de traverser tant de contrées inhospitalières avec un si précieux bagage. Le saint religieux eut l'inspiration de faire construire deux barriques ; chacune fut divisée en trois compartiments. Arnulfe plaça les reliques dans les cavités du milieu ; il remplit de vin les compartiments extrêmes, comme s'il n'eût porté avec lui que sa provision de voyage. Mais tout de même la présence des reliques se manifestait. Chaque fois que l'on traversait un village, les cloches d'elles-mêmes se mettaient en branle. Le miracle se produisit notamment au Perthus, à l'Ecluse, à Maureillas, à Céret, enfin à Arles. Les Saints touchaient au port et il est constant que leur présence fit cesser tous les fléaux dont ce pays-ci avait été mortifié. »

M. l'abbé Pujol me donnait ces renseignements devant le magnifique rétable qui raconte en douze tableaux l'histoire des Bienheureux Persans.

Je n'épargnai point les louanges aux bustes incrustés de pierres qui contiennent les reliques. Puis je conduisis l'ecclésiastique au dehors pour l'interroger sur deux monstres fantastiques qui décoraient le porche et semblent des bêtes sauvages dévorant des nouveaux-nés.

C'étaient là sans doute les babouins dont le Capucin avait signalé la présence à mon ami M. Boitel, du Muséum.

Le curé leva les mains :

« En ce qui concerne ces figures, personne ne pourra mieux vous renseigner que la fille de mon sacristain. Elle a été élevée par les religieuses dans un couvent de Catalogne. On lui a conté toutes les légendes du pays. Si les détails qu'elle vous donnera ne vous satisfaisaient point, nous verrions à consulter des correspondants que j'ai *tra los montes*. »

Je passai chez Oms en quittant le cloître. Mais je trouvai le cordonnier seul avec sa femme, dans l'échoppe.

« Maria-Julia, me dit-il, a pris ce matin la diligence d'Amélie. Elle va faire une retraite à Figueras. Elle ne nous reviendra pas avant une quinzaine de jours... »

VI

Au lieu de monter dans la diligence d'Amélie, Maria-Julia était sortie à pied du bourg par la route de Céret. Elle avait marché jusqu'en vue de Palalda et, la main sur les yeux, elle interrogeait la descente. Comment son festéjado n'était-il pas arrêté à l'attendre ou du moins en route ?... Presque aussitôt une tartane parut dans la côte. Deux mules attelées en poste allongeaient leur trot. Valent était assis sur le brancard. De loin il agita son fouet.

« Pourquoi, dit-elle, — quand il eut arrêté ses bêtes en pleine vitesse, sans doute pour montrer sa force, — pourquoi as-tu mis ta barette du côté de la doublure noire ? »

Il répondit :

« Bah ! elle est vieille, nous en achèterons une neuve à Figueras. »

Et il tendit la main pour l'enlever sur le marchepied. Maria-Julia vit un coussin qu'il avait disposé pour elle. La paille aussi était renouvelée.

Toute rouge de plaisir, la jeune fille s'assit au fond de la tartane. Peut-être elle eût souhaité que Valent tournât la tête afin de le remercier par un sourire. Mais de nouveau il s'était allongé sur le brancard. Ses mules l'occupaient ; puis il résistait au plaisir de la regarder, par fierté d'homme qui veut rester maître de tout, même de son désir. Maria-Julia ne chercha pas le motif de cette attitude. Elle l'accepta. Peut-être au fond en fut-elle heureuse. Elle venait de se donner sans possibilité de reprise. Et obscurément, elle savait gré à Valent de cette réserve qui la laissait respirer.

Ils allèrent ainsi pendant une demi-heure. Au bord d'un gué, que l'eau traversait, Valent mit ses bêtes au pas ; la voiture fut rudement secouée, alors il se retourna et jeta derrière lui :

« Tu es bien, là-dans ? »

— Très bien, mon cœur. »

Elle se rapprocha un peu, jugeant que c'était son désir. Il ajouta :

« Ce sont les travaux du chemin de fer qui abîment la route. »

Elle avança la tête hors de la bâche. Sur le bord du chemin, des terrassiers remuaient une terre sanglante, d'autres attaquaient le roc à coups de pic. Valent secoua le menton et dit sentencieusement :

« Le chemin de fer, c'est mauvais pour le pauvre. »

Maria-Julia regarda le remblai en fronçant les sourcils. Mais comme elle rentrait dans l'ombre de la bâche pour échapper aux curiosités des ouvriers, tout de suite, ses yeux s'adoucirent ; elle contempla avec adoration ce beau garçon, ce beau garçon qu'elle aimait et qui avait ainsi des opinions sur des choses incompréhensibles pour elle.

La ville passée, les mules prirent le grand trot dans la plaine Saint-Georges. Le vent s'était levé du côté de l'Espagne. Il faisait battre les branches des chênes-liège et des oliviers, la bâche sur les cerceaux, les cheveux légers de Maria-Julia au bord de son bonnet.

Valent cria dans sa main roulée comme une conque :

« C'est la marinade. »

Au sortir de Moreillas il l'appela encore une fois sur le devant de la tartane :

« Regarde-donc !... »

Dans un nuage de poussière une fantastique carriole venait d'apparaître trainée par quatre chiens. Un homme et une femme en loques étaient attelés dans les brancards. Un monsieur qui avait une redingote sans bouton, un fez et des lunettes à panier, poussait par derrière comme un arc de soutien. Valent cria encore une fois :

« Ce sont des trimards. Ils couchent dans leur voiture. Voudrais-tu demeurer là-dedans ? »

Elle rit de tout son cœur :

« Je pense, Valent, qu'avec toi on serait bien partout... »

Ils s'arrêtèrent au Perthus pour rafraîchir les mules. Au-dessus de leur tête le fort de Belle-Garde couronnant le mont de ses lignes géométriques.

Elle leva vers la forteresse des yeux un peu craintifs.

« C'est bientôt, demanda-t-elle, que tu seras soldat ? »

— Dans trois semaines. »

Maria-Julia soupira.

« Si seulement on pouvait t'envoyer ici. »

Autrefois, sur la fin de son temps, elle l'avait aperçu dans sa veste bleue de chasseur. Malgré sa mauvaise tête une sardine rouge sur la manche récompensait son adresse à manier le cheval. Elle

songeait avec un effroi d'instinct à ce mois qu'il passerait loin d'elle au milieu des tentations de la ville. Les cœurs d'homme, même ceux que l'on croit le mieux attachés, cela se prend d'un coup d'œil, par une fenêtre. Elle eût mieux aimé le confier à cette solitude, sûre comme une prison. Sa gorge se serra quand Valent riposta d'un air fâché :

« Ne me souhaite pas d'aller à Belle-Garde, Julia, on ne s'y amuse point. »

Songerait-elle à s'amuser quand son festéjadou serait parti !

Ils remontèrent dans la tartane. L'entrain des mules, heureuses après l'effort de la montée de se laisser porter par la pente, gagna les deux jeunes gens. Maintenant Maria-Julia ne craignait plus d'être reconnue. Elle s'assit près de son ami. La langue de Valent s'était déliée.

Ils entrèrent dans le premier village catalan avec une fanfare de grelots et de coups de fouet.

Les habitants étaient en rumeur. Par groupes ils commentaient avec des flots de paroles sonores, de grands placards jaunes où on lisait :

ELECTORES DE LA
JUNQUERA !

SI VOTAIS A TELLO
VOTAREIS LA LIBERTAD !
VOTAREIS LA REPUBLICA !

Quelqu'un se détacha du groupe qui vint prendre à la bride la mule de flèche. C'était le vieux Ripoll. Valent parut furieux de la rencontre. Pourtant il sauta du brancard et dit :

« Que fais-tu ici, oncle ? »

L'aubergiste répondit :

« N'est-ce pas la foire

de la Vraie-Croix ? Je viens pour nos affaires. »

Il jeta un coup d'œil à Maria-Julia en ricanant. Puis, sans se préoccuper de la mauvaise humeur de Valent, il le prit par le coude, l'éloigna de la tartane pour lui parler à voix basse. Maria-Julia tendait l'oreille.

Elle ne recueillit que ces mots de Ripoll : « Oui, ou non, peut-on compter sur toi ? Ils sont là, dans l'auberge qui t'attendent. » Valent revint à la jeune fille :

« Maria, dit-il, prends les devants, il faut que je cause avec mon oncle... Je te rattraperai sur la route. »

Quelque temps elle marcha dans la poussière, les yeux mi-clos à cause du soleil. Mais la chaleur était ardente et elle se fatigua vite.

Pour attendre Valent, à la sortie du bourg, elle s'assit près d'une haie de cactus. Du côté du chemin parcouru les montagnes se levaient comme une barrière menaçante. Elles semblaient dire : « On ne repasse pas, c'est fini. » Et des pensées tristes envahirent le cœur de Maria-Julia. A la vitrine du cabaret où Valent était entré, il y avait un portrait de la reine d'Espagne. Elle tenait son fils sur ses genoux. La mère et l'enfant regardaient devant eux avec une mélancolie qui demandait protection. Maria avait compris, tout en gros, que les hommes qui discutaient devant l'affiche jaune étaient des ennemis de cette veuve et de cet orphelin. Que pouvait-on comploter contre eux ? On les chasserait, on les tuerait peut-être ? Et soudain ces images royales s'effacèrent de la pensée de Maria. Elle-même elle se vit sur une grande route, dans un endroit inconnu. Elle tenait un enfant par la main : le fils de Valent. Ils étaient bien las... Leurs pieds ne les portaient plus... Elle voulait appeler :

« Valent !... »

Mais, comme dans les rêves, sa voix était serrée... Valent ne venait pas.

Pour chasser ce cauchemar elle se leva. Elle étendit les mains et poussa un léger cri. Une pointe de cactus avait piqué un de ses doigts. Cela lui donna de la terreur, comme un mauvais présage. Les martyrs ne lui envoyaient-ils point cet avis de ne pas aller plus loin ? Avec une ferveur d'angoisse la litanie jaillit de ses lèvres :

Los de Arles vos reclaman !
Soccorren nos en eix do !

Sur ses pas du côté de la ville elle prit sa course. Elle allait



essoufflée avec des larmes sur la figure. Elle atteignait les maisons quand la tartane déboucha. Valent était assis sur le brancard, souriant de la dernière plaisanterie qu'il avait jetée à ses compagnons. Il vit les bras tendus de Maria-Julia, les pleurs dans ses yeux. Et, arrêtant brusquement son attelage :

« Qu'est-ce que tu as ? »

— Valent ! »

Maria-Julia se serra contre le cœur de son festéjadou et

montra le doigt qui enflait. Cinq ou six fois il baisa la piqure :

« Si la fièvre revient, voilà le remède. »

Elle recommença de rire. Et quand les mules dépassèrent la place où elle avait appelé les Saints, elle n'y jeta même pas les yeux.

Valent remisait sa tartane à l'Auberge du Commerce. Quand il eut lui-même étrillé ses mules, il monta rejoindre Maria-Julia et l'attira sur le balcon. Ils découvraient la place de Figueras. Les



feuilles encore rares des platanes laissaient apercevoir la façade des maisons.

En se penchant sur l'appui du balcon Maria vit des files de tartanes dételées roue à roue, les brancards à terre. Leurs bâches neuves vibraient à la lumière comme des voiles à la mer. Quelques calèches de formes archaïques montraient leurs doublures d'étoffes claires et rayées. Du côté de la campagne, un flot incessant roulait des barettes rouges, des velours noirs, des franges de capes, des foulards tapageurs d'où des garçons de campagne émergeaient sur leurs mules le pied dans un étrier de bois. Ces courants débouchaient sur la place. Ils se déroulaient en spirales autour des étals de couteaux, d'alcarazas. Ils faisaient flaque devant les dentistes en plein vent, devant les chanteurs de complaintes qui expliquent des tableaux d'aventures criminelles. Et de toute cette foule remuée, babillante, s'élevait une clameur rauque, que dominaient, par bouffées, des pinçages de guitares, des nazillements de barytons :

... Publicaron los diaros
Las horrosas desgracias
Que ejecuto una mujer
En la ciudad de Almansa...

Tout ce mouvement les appelait. Ils descendirent, lui, l'air vainqueur, un cigare à la bouche, elle, un peu pâle, appuyée à son bras. Ils firent le tour du marché aux taureaux, du marché aux chevaux, et du marché aux cochons noirs. Valent s'arrêtait devant les étalons avec des phrases de connaisseur. Il quittait le bras de Julia pour palper un rein, toucher un boulet. Elle le regardait avec plaisir. Mais, comme il s'attardait, elle souffrit qu'il fût trop distrait d'elle, et elle l'entraîna hors de la foule vers les quartiers neufs.

Ils admirèrent les portes cochères, les escaliers monumentaux. Comme ils regardaient la façade d'une de ces nobles demeures,

une fenêtre s'ouvrit, une jeune femme coiffée d'une mantille sortit sur le balcon. Abritant ses sourcils de sa main, elle regarda le soleil qui se couchait sur la campagne ; puis elle s'accouda près d'un pot d'œillets et paresseusement laissa trainer ses yeux sur la rue. Elle vit les deux amoureux et sourit. Son sourire était éblouissant.

« Quelle belle dame ! » dit Valent. Sa narine palpitait de désir.

Maria-Julia répondit en écho :

« Oui, une belle dame... »

Ils s'éloignèrent. Comme elle ne parlait plus il s'arrêta et fit assez brusquement :

« Qu'est-ce que tu as ? Ton doigt te brûle ? »

Elle sourit avec mélancolie :

« Je pense, Valent, que j'aurai beaucoup à pleurer s'il te reste tant d'yeux pour les autres femmes. »

Mais il haussa les épaules :

« Viens danser, cela fera passer ta jalousie. »

On dansait partout ce soir-là à Figueras en l'honneur de la Vraie-Croix, les fonctionnaires au *Lyceo*, les petits bourgeois au *Menestral*, le peuple à l'*Erato*. Toutes les filles de campagne avaient amené leurs festéjadous. Sous les yeux des mères et des petites sœurs elles dansaient les yeux à terre, les figures recueillies, mais les gorges, tout le buste collé au corps des hommes. En tournant, elles ne parlaient point.

Valent et Maria-Julia s'enlacèrent comme les autres. Ils semblaient moins se divertir qu'accomplir un acte rituel et muet.

Et dans cette cohue, malgré l'audace des prises, le trouble des arrêts sur place, des balancements imperceptibles, l'âme du bal était une décence mystérieuse comme l'amour.

HUGUES LEROUX.

(Illustrations de G. Récipon.)

(A continuer.)



SOLEIL COUCHANT, PAR BAC.



UN REVENANT

PAR
PAUL PERRET

LE 1^{er} mars 1795, un voyageur, arrivant à Narbonne, se fit conduire à l'hôtel de la Fraternité, — ci-devant des ducs de Gothie. Cette hôtellerie célèbre était située au bord de l'Aude canalisé, sur le quai dit « entre deux villes ». L'hôtelier reçut les nom et prénom de l'étranger, qui déclara s'appeler Philibert Drouin, citoyen de Genève, négociant en horlogerie.

Ces formalités remplies, l'hôtelier demanda si M. Drouin souhaitait une chambre prenant jour sur le quai ; le voyageur protesta qu'il n'en voudrait pas une autre.

Un vieux garçon à tête blanche le conduisit. Le Genevois, à peine entré dans la chambre, courut à la croisée, qu'il ouvrit. Alors il se mit en observation, les yeux obstinément fixés sur le quai opposé, où s'élevait, en face de l'hôtellerie, une maison de belle apparence bourgeoise. Les volets en étaient clos ; Philibert Drouin parut en concevoir du dépit ; le garçon lui fit observer, doucement, qu'il n'était encore que sept heures.

L'étranger aurait pu trouver mauvaise la liberté qu'il venait de prendre ; au contraire, un signe le retint. Philibert Drouin l'interrogea : « Vous êtes du pays ? » — « Parbleu, oui ! né à Narbonne ». Le vieil homme savait toute sa ville sur le bout du doigt. Il était déjà premier garçon dans la maison avant les troubles ; il pouvait bien se vanter d'y avoir vu jadis passer toute la noblesse. Sûrement, il n'y en avait pas un comme lui pour connaître les bonnes familles.

« Combien de ceux que vous avez vus autrefois ont disparu, dit le voyageur. Le représentant Chaudron-Roussau a fait ici sa besogne... »

— Monsieur sait-il que ce monstre jacobin vient d'être emprisonné, à son tour, par ordre de la Convention régénérée ?

— L'heure de la vengeance arrive. Les persécutés d'hier vont relever la tête.

— Ils jouent aussi des jambes, — mais pas de la même façon que ci-devant, reprit le garçon en riant. Oui, monsieur, ils dansent. »

Ce gros badinage demandait une explication ; le garçon la donna. Le soir, il y aurait bal à Narbonne. On était au lundi gras, et depuis deux ans, il n'y avait plus de carnaval. Robespierre n'aimait pas les masques.

Il s'agissait d'un bal déguisé. Toute la noblesse voudrait en être ; on y verrait les filles et les veuves de ceux que Chaudron-Roussau avait fait périr et c'était elles surtout qu'on allait fêter. Le bal était en l'honneur des victimes.

Tout à coup, le voyageur se retrouva debout. Les volets de la maison d'en face venaient enfin de s'ouvrir. Une dame âgée parut au balcon ; une jeune femme l'y rejoignit.

« Tenez ! dit le garçon, voici l'une de ces veuves-là. Toute jeune. Elle habitait Perpignan ; on raconte que son mari a été mi-

traillé à Lyon. Elle s'est retirée à Narbonne, chez sa tante, madame d'Escalès.

Un officier, en ce moment, s'acheminait sur le quai ; arrivé sous le balcon où se tenaient les deux femmes, il salua. Elles répondaient à ce beau salut militaire par des sourires et des signes d'amitié.

« Voyez-vous celui-là ? disait le garçon à Philibert Drouin ; c'est lui, bien sûr, qui conduira ce soir ces dames au bal. Il a demandé la jolie veuve en mariage. »

Le Genevois posa brusquement la main sur son épaule : « Connais-tu cet officier ? »

— C'est un capitaine de hussards. On m'a dit qu'il se nommait le citoyen Malville.

— J'irais volontiers à ce bal, reprit Philibert Drouin. Procure-moi un billet d'entrée, citoyen garçon. »

Le bal se donnait dans la grande salle de l'hôtel de ville. Tout ce qui restait de l'ancienne Narbonne, élégante ou riche, était là ; les costumes avaient surtout été choisis parmi les modèles qui devaient faire revivre les temps disparus et regrettés ; on voyait beaucoup de marquis de comédie et beaucoup de bergères, car les bergeries aussi avaient été de l'ancien régime. Les militaires n'avaient point pris de déguisements, ils étaient en uniforme.

Les danses, d'abord languissantes parce que bien des cœurs se serraient encore à la pensée des mauvais jours, s'animaient peu à peu ; la fête en arrivait à son moment le plus brillant, quand vers une heure du matin un domino fit son entrée dans la salle.

Il était de très haute taille et beaucoup de regards se prirent machinalement à suivre ces grands plis noirs qui fendaient la foule. L'orchestre jouait une valse allemande.

Le domino se fit jour dans la galerie des curieux rangés autour des valseurs. Une bergère passait enlacée à un officier de hussards. Sa jupe courte laissait voir dans un bas de soie rose, brodé de fleurettes, ce qui, dans le langage du temps, s'appelait une jambe divine ; ses fraîches épaules de vingt ans étaient nues sous une gaze légère ; elle était d'une blancheur éclatante avec des cheveux noirs et de grands yeux de velours. Un murmure la suivait : des admirations enthousiastes et de petites compassions discrètes.

« Cette pauvre mignonne madame de Bessac ; veuve à l'âge où d'autres connaissent la joie d'être de jeunes mères ! Quelle destinée cruelle ! A peine mariée, son mari la quittait pour se jeter dans Lyon, qui allait se défendre contre l'armée de la Convention ; il avait péri, après la prise de la ville, dans les mitrallades de Collot d'Herbois... Seule à vingt ans. A la vérité, elle se décidait enfin à se laisser aimer. On ne peut consacrer aux morts une vie qui commence !... »

Le domino noir écoutait. Le mouvement de la valse ramenait devant lui la veuve mignonne, — car cette épithète était bien trou-



UNE BERGÈRE PASSAIT,
ENLACÉE A UN OFFICIER DE HUSSARDS (page 188).

vée pour la peindre. — Le domino mystérieux se pencha en avant et dit seulement un nom presque tout bas : Laurent !

Madame de Bessac chancela dans les bras de son valseur, qui s'arrêta effrayé. Elle était affreusement pâle. Le capitaine l'interrogeait ; mais elle ne répondit que pour le prier, toute frémissante, de la reconduire auprès de madame d'Escalès.

Cet incident avait passé inaperçu au milieu du tourbillon de la valse. Une contredanse y succéda. Le domino tournait lentement à l'entour, ne se mêlant plus à aucun groupe ; le capitaine le suivait, très irrité, mâchonnant entre ses dents serrées ce nom de Laurent, qu'il avait entendu. C'était peut-être le prénom de M. de Bessac, qui n'avait jamais été prononcé devant lui ; un mauvais plaisant le connaissait et s'en était servi pour épouvanter sa veuve ; l'insolent devait être puni pour son audace.

Mais il eût fallu le serrer de plus près pour l'empêcher d'arriver jusqu'à l'endroit de la salle où madame de Bessac venait de rejoindre madame d'Escalès, sa tante. Le domino glissait d'un pas d'ombre ; il s'engagea dans un étroit passage entre la muraille et la banquettes où ces dames étaient assises. Tout à coup, la jeune veuve se redressa, jetant un grand cri.

De tous côtés on accourut, le capitaine Malville un des premiers. Madame de Bessac était tombée dans les bras de sa tante ; elle était évanouie. La vieille dame n'avait guère moins besoin que sa nièce d'être secourue ; elle tremblait à faire pitié et n'avait plus de voix. Que venaient-elles donc d'entendre ? Tout le monde désignait le domino malencontreux comme l'auteur de l'accident qui troublait le bal. Rapidement il s'éloignait, gagnant une des portes : quelques personnes, indignées, se mirent en devoir de lui en fermer l'accès. Il se contenta, pour sa défense, d'écarter son capuchon noir, montrant une horrible face de squelette.

Il y eut un mouvement général d'effroi, on reculait. Le domino passa.

Le lendemain, on racontait dans la ville qu'on avait vu le spectre traverser la place de l'Archevêché ; il rasait à peine le sol. Le capitaine Malville aurait pu éclairer ces commérages de la peur ; il avait aidé à transporter sa fiancée, toujours évanouie, dans un salon attenant à la salle de fête ; on allait la déshabiller, il avait dû la laisser aux mains de femmes. Ivre de colère, il s'était jeté à la poursuite du domino.

Il courait, l'ennemi avait une avance considérable. Arrivé à l'extrémité de la ville, le capitaine n'avait pas gagné de terrain. Le spectre passa sous la Porte neuve, qui demeurait ouverte la nuit,

franchit un pont et suivit la ligne des vieux remparts ; il se dirigeait vers le cimetière. Les hauts cyprès qui couvraient le champ de repos dressaient leur ombre dans la clarté de la nuit ; un vent assez vif secouait leurs branches massives, qui rendaient comme de longues plaintes. L'officier courait toujours, le spectre volait.

Soudain, il disparut. Malville, arrivant derrière lui, vint se heurter à une brèche dans le mur du cimetière. C'était par là que le fuyard — ou l'ombre — y était entré. Un homme superstitieux aurait pensé qu'il avait la légèreté des esprits, car l'accès n'était pas facile. La vieille muraille s'était fendue tout droit d'un seul coup et présentait une coupure verticale. Le capitaine l'aborda résolument ; mais les pierres et les gravats roulèrent sous ses pieds et il fut obligé de s'aider de ses mains pour arriver au faite.

Là, il s'arrêta un moment. Ne fallait-il pas bien qu'il reprît haleine. Du moins il se donnait cette raison à lui-même ; il en avait une autre qu'il ne s'avouait point : c'était cette épaisseur d'obscurité sous le couvert des arbres funèbres, si noire qu'elle faisait songer au fond des tombes. Le capitaine fit quelques pas en avant. Il rencontrait les troncs rugueux des cyprès, les basses branches lui fouettaient le visage. Il avançait pourtant encore, essuyant une sueur froide qui lui venait au front, s'efforçant de lutter contre une hallucination insupportable : il lui semblait que ces arbres, qu'il embrassait malgré lui au passage, se mouvaient et se dérobaient sous sa main.

Il croyait fouler de la terre fraîchement remuée ; des gémissements sourds s'en échappaient... Il s'arrêta encore rappelant sa raison, prêtant l'oreille. Le cimetière était absolument muet comme il était effroyablement sombre ; le vent même avait cessé d'agiter les arbres fantômes. Celui qu'il poursuivait était là pourtant, il devait le joindre.

Sa colère, un instant refroidie par ces émotions qu'il traitait de ridicules, se ralluma furieuse. Il appela l'ennemi, il le défiait à travers cette nuit maudite : « Venez, si vous n'êtes pas un lâche ! » En même temps, il tirait son sabre et se ruait en avant.

Une ombre, en ce moment, parut au-dessus de la brèche du mur et se laissa glisser en bas. L'homme, car c'était bien une ombre vivante, secoua la poussière que la descente avait mise aux basques de son habit, puis, tranquillement, commença de suivre les remparts en remontant vers la ville ; sur le pont, il s'arrêta pour regarder le miroitement de l'eau.

Il s'amusa aux jeux du chemin. Cependant, il fit quelque



LE DOMINO GLISSAIT D'UN PAS D'OMBRE (page 189).

chose de plus sérieux. Tirant de sa poche un masque froissé qui représentait une tête de mort, il acheva de le briser, le pétrit dans

ses mains et quand ce ne fut plus qu'une boule de carton, la lança dans le canal.

Philibert Drouin, le lendemain, était assis devant sa croisée à l'hôtel de la Fraternité; le garçon entra sous prétexte de le servir,

en réalité conduit par la curiosité de savoir si le voyageur était allé au bal et, s'il ne s'y était point rendu, par le désir de lui raconter les événements extraordinaires de la nuit. Le Genevois répondit qu'il n'avait pu se décider à revêtir un déguisement; c'eût été pour la première fois de sa vie, et ce n'était pas bien vu à Genève. Pourtant, il n'était revenu frapper que très tard à la porte de



LE CIMETIÈRE ÉTAIT ABSOLUMENT MUET (page 189).

l'hôtel, étant demeuré sur la place de l'Archevêché où il s'amusa à regarder l'entrée et la sortie des masques. La fête lui avait paru brillante.

Oui, brillante! — et le garçon secouait la tête; — mais il s'y était passé des choses de l'autre monde. Cela donnait la leçon à ceux qui ne veulent point croire que les morts reviennent... Certainement M. de Bessac était revenu. Tout le monde l'avait vu parler à sa veuve... On devinait bien qu'il lui reprochait l'infidélité qu'elle allait lui faire en se mariant avec le capitaine Malville... Elle s'était évanouie, la pauvre; on l'avait emportée, on la disait très malade des suites de sa peur... Il y avait bien de quoi!... Le spectre s'était habillé d'un domino noir, mais quand le capuchon s'en écartait, on pouvait voir sa face de squelette... Enfin, il avait disparu... Le matin, en entrant dans le cimetière, le gardien avait trouvé le domino sur une tombe... Le mort pouvait bien connaître ce cimetière; tous les Bessac y étaient enterrés.

Philibert Drouin s'égayait: « Ce domino n'a peut-être pas été confectionné par le diable, répondit-il. Si c'est un vivant qui s'en est affublé pour se livrer à sa plaisanterie funèbre, les loueurs de déguisements doivent le savoir.

— Il y en a deux dans la ville. On les a interrogés, ils ne savent rien.

— Allons! l'un des deux aura vendu très cher le domino et la promesse du secret... Mais ce capitaine Malville n'a-t-il rien fait? Ce masque insolent venait déranger son bonheur...

— Le capitaine a bien essayé de le poursuivre... A quoi cela pouvait-il servir, si c'était un spectre? »

Philibert Drouin éclata de rire: le capitaine intrépide ne s'était donc pas soucié de conter son aventure. On n'aime pas à faire savoir qu'on a voulu sabrer des morts.

Le Genevois congédia le garçon. Rêvant profondément, il fit quelques pas dans la chambre et s'arrêta devant le miroir; il souriait à son image. Certes, c'était celle d'un solide et beau compagnon qui pouvait bien ne pas trouver de déplaisir à se voir; mais il cédait à une autre pensée que le contentement de soi-même et il se prit à parler à demi-voix: « Laurent de Bessac, disait-il, comment pourrais-tu ne pas croire aux revenants, quand tu te regardes?... »

Le faux citoyen de Genève, se laissant aller dans un fauteuil,

retomba dans sa rêverie. Distinctement, il voyait un homme la tête à demi fendue d'un coup de sabre, saisi, les mains liées, conduit à coups de crosses par les soldats de Collot d'Herbois, jeté dans un des souterrains de l'hôtel de ville de Lyon. Comment sa blessure avait-elle pu se guérir dans ce lieu fétide, où les morts gisaient à côté des vivants?...

Et se levant, retournant au miroir, écartant ses cheveux, il en retrouva la trace encore vive: une longue raie aux bords sanglants. Il souriait toujours et disait: « C'était bien moi!... »

La vision continue: c'est la fin d'un après-midi de novembre, le vent souffle en rafales glacées; un vol de grésil vient fouetter le visage des prisonniers au moment où ils sortent de leur prison. Ce reste de jour est bien sombre, leurs yeux pourtant en sont éblouis; d'abord ils ne voient rien que, sur la place de l'hôtel de ville de Lyon, une grande foule. Des hurlements s'élèvent: « A mort! »

Instinctivement ils se pressent les uns contre les autres; ces fauves qui les entourent vont-ils les déchirer?

Les gendarmes les poussent par groupes de sept. Leurs yeux, qui s'accoutument à la lumière, distinguent sur le perron de l'édifice un tribunal; trois hommes y sont assis, deux juges, un président; près du tribunal, sur un siège plus bas, un greffier. Le président interroge celui qui vient en tête:

« Ton nom? »

— Laurent de Bessac. »

Le président fait un double signe au greffier qui écrit, aux gendarmes qui piquent le condamné — il l'est déjà! — de la pointe de leurs sabres et le forcent à descendre les marches du perron. Ses compagnons bientôt le rejoignent; à eux aussi on n'a demandé que leurs noms.

Les groupes de sept se succèdent; au pied des marches fatales, ils sont plus de cent. Un ordre se fait entendre: le troupeau est aligné sur la place entre deux haies de gendarmes qu'enveloppent deux autres haies de soldats de l'armée révolutionnaire, envoyés par la Convention pour purger la ville rebelle.

Le défilé funèbre commence; on marche vers les Brotteaux, la foule suit toujours, hurlante.

Aux Brotteaux, les condamnés sont poussés sur un pont-levis, qui se relève derrière eux. Ils se trouvent dans un carré de deux

cents pieds entouré de fossés. Au delà, des soldats; une ligne de cavaliers prêts à sabrer ceux qui essaieraient de fuir; à l'un des bouts du carré, les canons chargés à mitraille. Et voici le roulement de tambour, signal du feu...

Tous sont tombés, tous ne sont pas frappés mortellement. Les bouchers de l'armée révolutionnaire franchissent les fossés, sabre en main et ceux-là sont achevés. La besogne, enfin, paraît accomplie. Plus rien ne bouge. Le vent redouble de furie; c'est une tempête de neige qui accourt, la nuit est venue. Les troupes s'éloignent, la foule leur fait escorte en chantant le *Ça ira*.

Alors, un monceau de ces débris humains se meut lentement. Sous une pile de cadavres, c'est bien un vivant qui se glisse, puis se soulève... Seul entre plus de cent! Il a vu l'éclair des canons et s'est jeté à terre; les siens en tombant l'ont enfoui et couvert de leur sang.

Il écoute. Aucun pas. Il rampe jusqu'aux fossés et grimpe, en s'aidant de ses mains, sur l'autre bord. Si les bourreaux ont laissé des sentinelles, il est perdu... Non! les abords du champ de carnage sont bien déserts... Il court, la neige tombe à flocons et protège sa fuite.

Et tout en gagnant la campagne, il compte ses chances de salut. La meilleure, c'est que son nom est inscrit sur la liste d'exécution. Demain on dressera son acte de décès, car les exécuteurs se plaisent aux formes légales. Il est mort!

Toujours à son poste d'observation dans l'hôtellerie de Narbonne, le *revenant* dévorait des yeux la maison située sur l'autre bord du canal. Une fenêtre en était ouverte, celle justement qui donnait accès au balcon, du haut duquel madame de Bessac et sa tante, madame d'Escalès, avaient si gaiement répondu, la veille, au salut du capitaine Malville; mais il semblait que, dans la chambre, rien ne bougeât. On pouvait se la figurer cette chambre muette: les servantes apportent la potion calmante en étouffant le bruit de leurs pas; la tante est en prière. Dans le lit la malade, brûlante de fièvre, se débat contre les fantômes.

Cependant, le soleil fait miroiter au dehors le flot lent du canal; cet air moite de printemps, qui entre dans la chambre, c'est un souffle de vie. O mignonne Juliette, quelle peur as-tu donc des morts? Il faut que ton esprit soit faible comme ton cœur a été léger! Celui qui t'a causé ce mal dont tu souffres se le reproche à présent. Il prononce ton nom et c'est comme une caresse sur sa bouche: Juliette! Ses paupières se gonflent comme si elles retenaient des larmes.

Eh bien, non! c'est lui qui serait faible. Il l'a vue dans le bal, soulevée entre les bras de son valseur, le fiancé! Il l'a vue les yeux dans les yeux de cet homme, la bouche épanouie dans un sourire qui lui promettait les ivresses prochaines. Cette pitié tendre ne serait pas de saison. Elles ont mérité le châtiment, celles qui n'ont pas su garder la foi du souvenir. O misérable oubli du premier bonheur! Lâche parjure dans sa légèreté hardie!

Au milieu de ces joies nouvelles, comment n'entendait-elle plus sonner au fond de son cœur, l'écho du serment qu'elle avait voulu lui faire? Car c'était elle qui l'avait voulu...

Il partait, il allait joindre à Lyon M. de Précy, son général et son ami, qui se préparait à soutenir le siège; dans un baiser suprême, elle lui avait dit: « Je serai toujours à toi, jamais qu'à toi, entends-tu bien, que tu vives ou que tu meures! »

Parjure! Dans le bal, il n'avait jeté que ce mot en passant près d'elle: Parjure! Elle avait reconnu sa voix qu'il ne déguisait point. Maintenant, elle tremblait. Pourquoi tremblait-elle? Ce n'était pas la peur des morts; c'était bien la peur des vivants.

Lui, quels dangers n'avait-il pas bravés pour arriver jusqu'à elle? Le personnage de Philibert Drouin qu'il empruntait, le couvrirait-il jusqu'au bout de son aventure? C'en était une redoutable. Les Jacobins avaient bien été forcés de s'adoucir, mais ils étaient encore les maîtres; les exécutions militaires sur les émigrés ne cessaient point. La vie de Laurent de Bessac appartenait encore à la République, s'il n'était pas mort, comme on le croyait, en portant les armes contre elle.

Partant de Genève, où il souffrait l'exil depuis deux ans, sans avoir jamais pu trouver une voie sûre pour faire passer une lettre



ELLE EST LÀ, SUR LE SEUIL (page 192).

il était entré en France par Chambéry et Grenoble. A Narbonne, qui le reconnaîtrait? Il avait quitté la ville à quinze ans et n'y était revenu que trois fois depuis, pour un jour; mais de terribles ren-

contres pouvaient surprendre le mitraillé de Lyon sur la route. Il accourait donc hanté par la crainte de ne pas arriver jusqu'à celle qu'il venait chercher, celle qui était toujours son bien...

Et voilà le coup qui l'attendait : ce bien si cher s'était déjà plus qu'à demi donné à un autre !

En ce moment, la porte de la maison du quai s'ouvrit précipitamment ; une servante courait. Elle s'engagea dans une rue qui s'enfonçait au cœur de la ville. L'instant d'après on la revit ; elle conduisait un vieillard tout en noir, cravaté de blanc, qui marchait la tête renversée en arrière, posant ses pieds en cadence sur le pavé, adressant à tous au passage de petits saluts protecteurs. Un homme si sûr de sa propre importance et du respect de tout le monde, ne pouvait être que le médecin.

Il fallait donc que l'hôtesse de ce logis fût plus mal ; la colère de Laurent de Bessac allait se fondre quand le capitaine Malville parut à l'angle du quai. M. de Bessac secoua les épaules et tourmenta le plancher du talon de sa botte : ce hussard s'imaginait peut-être qu'il n'y avait rien de changé depuis la veille. C'est ce qu'on allait voir.

Le capitaine frappa, la réponse se fit attendre ; une servante enfin arrivait. Le hussard parlementa, ce qui n'empêcha pas la porte de se refermer à son nez. Ah ! la brave fille !

Il demeurait pourtant, faisant les cent pas sur la chaussée. Qu'espérait-il ? D'être introduit après le départ du docteur ? Alors il essaierait, apparemment, de reconforter sa fiancée ; il lui démontrerait que le spectre de la veille n'était que vaine apparence. Ces hussards de la République, faits à son image, bravaient toutes les superstitions. Il serait donc bien étonné quand la jolie veuve, dont il s'était cru l'heureux possesseur, lui répondrait : « Que me voulez-vous ? Le spectre du bal c'était mon mari vivant, je ne suis plus à prendre. »

Car elle lui répondrait cela. Le revenant croyait l'entendre. Mais en ce moment-là, que se passerait-il au fond de son cœur ?...

La porte de la maison se rouvrit. La tante d'Escalès reconduisait le docteur. M. Malville se trouva devant elle. L'entretien s'engagea sur le seuil du logis. Laurent de Bessac frémissait d'impatience à sa croisée... Enfin, le capitaine salua.

Il se retirait, on l'avait invité tout simplement à céder une place qui n'était plus libre. Et ce congé, il ne le recevait pas de la bouche mignonne et imprudente à laquelle il avait su arracher des promesses d'amour ; Juliette de Bessac avait pris sa tante pour mesagère ; le remords et la honte lui conseillaient de ne pas le revoir.

Le citoyen Philibert Drouin, de Genève, s'enferma chez lui, écrivit deux lettres. Ce n'était pas du tout le vieux garçon de l'hôtellerie, qu'il se proposait de prendre pour messager. Cependant il l'appela et lui annonça que ses affaires étant terminées à Narbonne, il allait regagner sa petite République. Ces affaires-là étaient apparemment de celles qui ne demandent que vingt-quatre heures. Le citoyen Genevois exposa complaisamment l'itinéraire qu'il comptait suivre : d'abord il se dirigerait sur Toulouse et de là irait à Lyon, une ville qu'il avait connue autrefois dans une circonstance grave de sa vie et qu'il aurait du plaisir à revoir au passage.

Puis il fit une longue promenade dans Narbonne, en attendant le coche de Toulouse.

Et maintenant, un mois s'est écoulé. L'émigré français, Laurent de Bessac, est rentré à Genève ; il est seul, dans une triste chambre de la rue des Allemands, la plus sombre de la vieille ville ; le voyage d'aventure qu'il entreprit en France le mois précédent, a usé ses maigres ressources ; un seul bien lui reste, celui des exilés : le rêve !

Il songe à l'avis laissé au garçon de l'hôtellerie, aux deux lettres qu'il écrivit avant de quitter Narbonne ; un mendiant grassement payé a dû les remettre à leur adresse. La première... Ah ! la première ! Quel regret et quelle misère de l'avoir écrite. Celle qui l'a reçue n'accourt point porter elle-même la réponse. La seconde !...

Depuis quand donc les militaires demeurent-ils muets devant un cartel ?

Elle était destinée au capitaine Malville, cette deuxième missive railleuse et encolérée : « Citoyen hussard, vous plait-il de reprendre avec un vivant, le beau jeu du sabre que vous avez commencé à Narbonne contre les morts ? » Et cela était signé d'un nom : « Laurent de Bessac, en terre libre, à Genève. »

Le capitaine Malville se garde bien de répondre. Il a revu sa fiancée, il a su la guérir des scrupules et de la peur ; ils s'aiment, ils veulent être heureux quand même. L'exilé a-t-il bien pu croire qu'il suffirait, pour rompre ce mariage infâme, de sa présence d'un moment sous un masque ? Qu'importe que le domino du bal ait été une réalité ou une ombre ? On a mitraillé Laurent de Bessac à Lyon, son acte de décès a été dressé, ses biens sont confisqués au profit de la Nation. Comment pourrait-il prouver jamais qu'il soit lui-même ? Ce sera toujours un mort.

Laurent de Bessac va se dévorant le cœur à travers sa misérable chambre, presque sans meubles, frappant du poing les murs au passage. Pourquoi, le mois précédent, a-t-il quitté à Narbonne une partie si bien commencée ? Pourquoi, au risque de sa tête, ne s'est-il pas présenté à la parjure, qui serait tombée à genoux devant lui, le vrai maître ? Pourquoi a-t-il laissé à cette âme faible et légère la liberté de se rendre à celui qui devait la bercer de ses paroles menteuses ?

Le billet qu'il lui a fait parvenir ne contenait que deux mots : « A Genève. » Pouvait-il faire plus ? Philibert Drouin n'avait pas de passeport pour la citoyenne Drouin, sa femme. Laurent de Bessac pouvait enlever son bien reconquis ; mais il pouvait craindre aussi de perdre Juliette avec lui, sur le chemin. Cette pensée lui a fait peur.

Il est donc parti seul, l'espérance lui faisant belle compagnie. Peut-être va-t-il apprendre, avant de passer la frontière, qu'elle court derrière lui, vers Genève. A peine aura-t-il remis le pied sur la terre d'exil, qu'il aura la joie de la voir arriver, heureuse et confuse. Quel moment ! Tremblante et souriante à la fois, comme elle va chercher le pardon dans ses bras !...

Mais depuis son retour, deux semaines ont passé. Juliette a perdu toute retenue après avoir renié toute foi ; madame de Bessac est aux bras de celui qu'elle aime. Qui donc pourrait soutenir qu'elle n'était pas veuve ? Elle ne l'est plus... Ce mariage impie est sans doute consommé. O femme ! engeance effrénée qui ose tout en ayant l'air de tout craindre ! Juliette, qui aurait jamais soupçonné tant de perversité sous ta frêle et mignonne enveloppe !...

Voici que la porte glisse... ELLE est là sur le seuil. Le long manteau qui la couvre ne dissimule pas sa taille légère ; ses boucles blondes s'envolent sous les bords du large chapeau à la mode du temps, qui cache encore son visage. Elle est là comme il l'a vue dans son rêve, toute tremblante :

« Laurent, es-tu vivant ? Est-ce bien toi que j'ai vu au bal de Narbonne ? Est-ce bien toi qui m'as écrit ? »

Laurent de Bessac ouvre ses bras...

« Va, dit-elle, la tête appuyée sur cette rude épaule. C'est bien toi que j'aimais, je n'aurais jamais aimé que ton souvenir. Mais ils me disaient tous que je ne pouvais, si jeune, vivre toujours seule... Et puis, vois-tu, j'avais pleuré si longtemps ! »

Madame de Bessac rapportait avec elle l'instrument du bonheur, cinquante mille livres, présent de madame d'Escalès, en une traite sur un banquier de Genève. Les deux époux se logèrent en un nid d'amour. Quand ils passaient enlacés dans la ville, les bons Genevois regardaient avec complaisance cette jolie femme d'émigré, qui était venue rejoindre son mari. En ce temps-là, comme à présent, un bon ménage français étonnait les Suisses.

La Convention, décidément amendée, rendit bientôt un décret d'amnistie en faveur des héroïques défenseurs de Lyon. M. de Bessac put rentrer en France et faire annuler son acte mortuaire ; mais on ne lui rendit pas ses biens qui avaient été vendus.

PAUL PERRET.

(Illustrations de F.-H. Kaemmerer).



LES ROIS CHEZ EUX

Yi, Roi de Corée

SITUÉE au Sud de Vladivostock (Russie d'Asie), bordée au Nord-Est par la Mantchourie, ayant à l'Est la Chine dont la sépare la Mer Jaune et à l'Ouest le Japon, dont elle est séparée par la mer de ce nom, la presqu'île de Corée, qui ne compte pas moins de douze à quinze millions d'habitants, est considérée, à cause de sa position géographique, comme la clé de l'Est de l'Asie. Ainsi encadrée entre la Chine, le Japon et la Russie, convoitée par ces trois puissances et par l'Angleterre, attaquée par les unes, défendue par les autres, maltraitée, menacée, rançonnée par toutes, il faut vraiment que la Corée ait la vie dure pour être encore de ce monde.

Écrasée sous ces nombreuses rivalités, c'est aujourd'hui un pays pauvre, très pauvre, malgré son sol si fertile et ses montagnes pleines de mines d'or et d'argent qui n'ont même pas été ouvertes, car les quatre tigres qui montent la garde devant le petit royaume ne consentiraient jamais à ce que l'on favorisât l'un au détriment des trois autres. Ce peuple courageux qui a souvent vaincu les Chinois et les Japonais, qui autrefois brillait par ses arts et ses industries, qui inventa la poterie et l'art de la décorer bien avant ses voisins, les a vus, jaloux et envieux, se réunir contre lui, voler les secrets de son industrie, lui arracher ses artistes et l'écraser sous les impôts. Pendant plus de deux siècles, le roi de Corée a été tributaire, non de l'un de ses voisins, mais de deux à la fois, de la Chine et du Japon.

Ce dernier pays a renoncé, il y a quelques années, à ce tribut, décision qui fait le plus grand honneur au Souverain si libéral qui règne depuis vingt-cinq ans sur le Japon.

Bien que continuant à envoyer un tribut à la Chine, la Corée est absolument indépendante de sa puissante voisine.

* * *

Le *Nippon-Yusen Kaisha*, compagnie japonaise de navigation à vapeur, qui n'a pas moins de soixante magnifiques steamers, fait un service régulier entre les ports du Japon et ceux de la Corée. Il n'y a du reste que seize heures de traversée entre

Nagasaki et Fousan, le premier port coréen où nous jetâmes l'ancre, un des plus admirables et des plus vastes de l'Asie. Je n'oublierai jamais l'impression que me fit cette côte nue, aride et sauvage de la Corée, ces grands rochers, ces montagnes avec leurs lignes étrangement découpées et leurs sommets sombres qui semblaient menacer le ciel azuré. Toute cette côte était autre-

fois cultivée et habitée, mais un jour le Roi décréta qu'il fallait l'abandonner, se retirer à l'intérieur afin de ne pas éveiller la convoitise des étrangers. « Si nos ennemis voient de leurs vaisseaux une côte riante et belle, ils croiront le pays riche, le désireront et le prendront, car ils sont les plus forts. Si, au contraire, ils ne voient que des côtes arides et tristes, ils penseront que la terre et les habitants sont pauvres, ils passeront sans s'arrêter et nous pourrions vivre, pauvres, il est vrai, mais tranquilles. »

Notre bateau avançait droit sur la côte sans cependant que rien n'indiquât l'existence d'un port; pas une maison, pas une chaumière n'était en vue. Tout à coup, nous aperçûmes une étroite ouverture entre les montagnes élevées de la côte. Notre vapeur s'y engagea lentement et au bout de quelques minutes, nous nous trouvâmes dans un bassin immense, vaste port naturel qui pourrait abriter toutes les flottes du monde. Nous le traversâmes rapidement et allâmes jeter l'ancre en face d'une petite ville habitée par une colonie japonaise. A côté des Japonais, les Chinois ont également un village. Quant aux Coréens, leurs villes, bien que peu éloignées, sont presque invisibles, tant les maisons en sont basses. Construites en terre cuite au soleil, elles donnent l'impression d'immenses tas de boue desséchée.

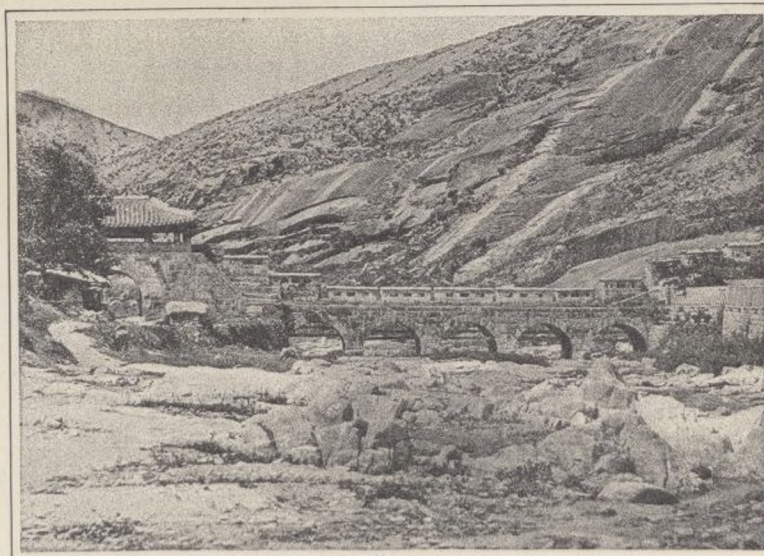
Je me décidai à aller passer quelques heures à terre et m'y rendis bientôt en compagnie de quelques passagers. Le spectacle qui nous attendait était vraiment étrange : des milliers d'êtres, beaux, grands et bien faits, tout habillés de blanc, fumaient tranquillement de longues, longues pipes, ou marchaient silencieusement comme des fantômes. Leurs costumes, tous pareils, étaient faits d'une espèce de mousseline blanche épaisse et composés d'un pantalon à la zouave, fabuleusement large, dont le bas était serré



YI, ROI DE CORÉE ET SON FILS



LE PALAIS ROYAL A SÉOUL



LA GRANDE MURAILLE AUTOUR DE SÉOUL

à la cheville et rentré dans des chaussettes rembourrées de ouate, énormes; d'une petite veste très, très courte aux manches fort larges, généralement blanche, quelquefois rose tendre. Ceux appartenant à la classe élevée avaient en plus un long vêtement blanc, espèce de pardessus flottant, leur tombant jusqu'aux pieds.

Quant aux chapeaux, nuls mots ne pourraient les décrire. Enormes, fabuleux, monumentaux, les uns étaient de paille, les autres faits d'une matière noire, avec mille trous qui leur donnaient l'air de passoirs. Tous ces indigènes portaient les cheveux longs. Les hommes mariés les relèvent sur le sommet de la tête

et les entourent d'un petit filet; ceux qui n'ont pas encore convolé les séparent au milieu sur le sommet de la tête et les laissent retomber sur leurs épaules en longues boucles. Nous primes d'abord ces derniers pour des femmes, tant ils étaient beaux et avaient l'air efféminé. Les vieux, au contraire, ont de fortes moustaches et une longue impériale qui leur donnent l'air farouche. Nous ne visitâmes, cette fois, que la ville japonaise fort peu intéressante et nous retournâmes bientôt à bord pour déjeuner. Immédiatement après, je fis part au capitaine de mon désir d'aller visiter la ville coréenne située à quelque distance. Il me conseilla vivement de ne le pas faire, me disant que fort peu d'étrangers y ayant pénétré et cette ville n'étant nullement ouverte aux Européens, on courait de réels dangers à s'y aventurer. Voyant cependant que j'étais tout à fait décidé à accomplir cette expédition, il prit le parti de m'y accompagner. Deux autres passagers, le second lieutenant, six matelots et mon domestique japonais prirent place avec nous dans une chaloupe qui devait nous conduire au bout de la baie. L'arrivée d'une embarcation devant la ville coréenne devait être chose rare, aussi trouvâmes-nous tous les habitants, hommes, femmes et enfants, qui nous attendaient en criant et en gesticulant. Cette foule, loin d'être hostile, nous aida à aborder en riant aux éclats, s'amusant sans doute de nos vêtements, casques, etc. L'hilarité fut au comble quand débarqua une dame allemande qui avait absolument voulu nous accompagner. Des hommes, on en avait vu quelques-uns là à de rares intervalles, mais une femme! Toutes les Coréennes, du reste, voulaient toucher sa robe, son chapeau, son ombrelle, qu'elles semblaient beaucoup admirer.



SERVITEUR CORÉEN

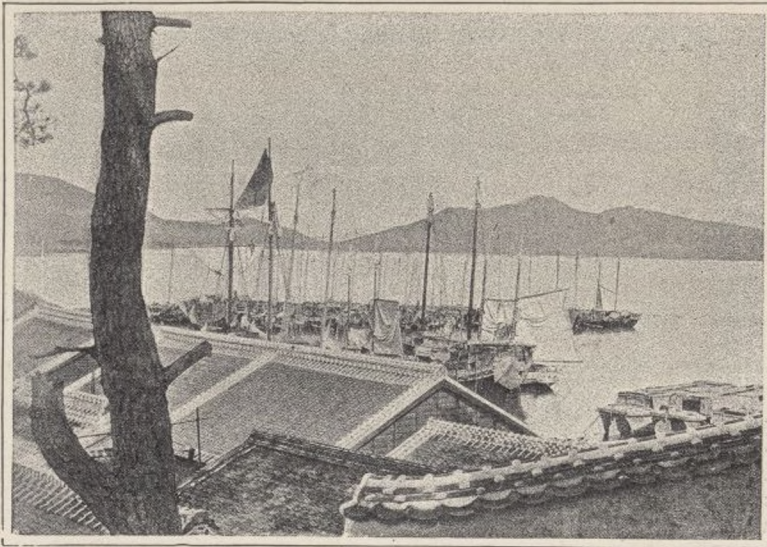
Il n'y avait là que des femmes du peuple habillées en blanc, d'un large pantalon recouvert d'une petite jupe qui s'attache juste au dessous des seins que le corsage très court ne recouvre pas et qui s'étalent, longs, pointus, énormes. Suivis de tout ce monde et de milliers de chiens qui aboyaient furieusement, nous nous engageâmes dans la première allée venue avec de la boue jusqu'à mi-jambes, des monceaux d'ordures de toutes sortes et des odeurs dont nuls mots français ne pourraient donner une idée: Pas de rues, mais des sentiers dégoûtants, servant à la fois de boîtes à ordures et de bueroiro, séparaient seuls les maisons ou plutôt

les huttes, très basses, sombres où hommes, femmes, enfants, chiens, poulets et pourceaux vivaient pêle-mêle. Les femmes de la classe élevée n'étaient visibles nulle part.

Nous aperçûmes une femme de la classe moyenne enveloppée d'une longue robe de mousseline fine, toujours blanche mais recouverte d'un long manteau bleu de ciel; ce manteau n'était pas posé sur les épaules, mais sur la tête, les deux manches, placées à hauteur des oreilles, tombent de chaque côté. Les femmes coréennes étaient autrefois des amazones et elles ne passaient jamais les manches de leur manteau afin de pouvoir le rejeter plus facilement si elles avaient à se défendre. Bien tristes, du reste, les conditions des femmes dans ce pays. Depuis qu'elle n'est plus amazone, la femme coréenne ne reçoit pas la moindre éducation et passe sa vie, à peine nourrie, condamnée aux travaux les plus durs. Elle doit non seulement s'occuper de la maison, faire la cuisine, laver, atteler les animaux, semer, bêcher, tourner la roue du puits pendant des heures, mais encore tisser l'étoffe et confectionner les vêtements de toute la famille. C'est une pauvre bête de somme à qui on ne donne même pas un nom! On la désigne par « la première fille de X — ou la deuxième — ou la troisième — ou encore la première femme de Y! » Belle? Hélas! comment pourrait-elle le rester avec une vie pareille! A trente ans, elle est déjà une vieille femme courbée, ridée et usée. Le manque de soins, la malpropreté, la fanent encore plus vite. Une femme coréenne ne se baigne qu'une fois par an, au milieu de l'été et c'est alors un grand événement dans tout le pays. Toutes les femmes se rendent au bain ensemble, en procession, à une certaine rivière située près de leur ville ou de leur village. Et cependant, au fond des huttes sales, j'en ai aperçu de jeunes qui paraissaient bien belles avec leurs cheveux d'ébène, leur peau blanche et veloutée et leurs grands yeux noirs si brillants!

Avant de retourner à notre paquebot, le *Genkai Waru*, nous nous arrêtàmes à une petite presqu'île occupée par un jeune missionnaire français. Il habite là une petite maison coréenne, seul, entouré seulement de quelques gens du pays. Quel touchant spectacle que celui de cet homme de vingt-huit ans, jeune et fort, remarquablement beau avec sa figure si énergique, vivant là loin du monde, mi-

sérable au milieu de tous ces misérables et trouvant encore le moyen de faire l'aumône avec le peu qu'il reçoit. Pendant les deux

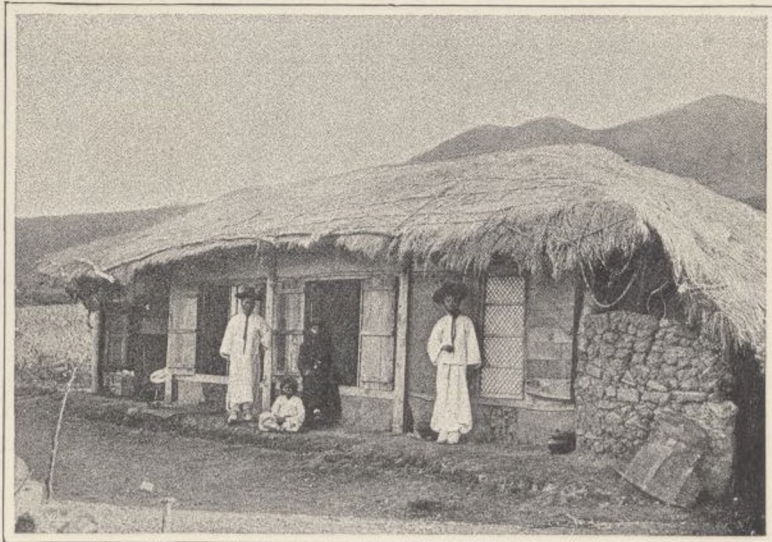


LE PORT DE CHEMULPO

tiers de l'année, il parcourt une partie du pays, prêchant, convertissant quantité d'hommes et de femmes et faisant aussi connaître et aimer cette France qu'il adore! Il y a aussi là un missionnaire protestant, habitant une belle maison européenne, qui reçoit beaucoup d'argent, mais qui, jusqu'à présent, n'a guère réussi à convertir à sa religion plus d'une demi-douzaine de Coréens.

Ces missionnaires et les deux commissaires des douanes sont, à Fousan, les seuls représentants de l'Europe et de l'Amérique. L'un des commissaires, M. Bjornhston, un jeune homme très blond, d'une trentaine d'années, est le fils du célèbre poète norvégien. Il m'invita à dîner, ce soir-là, ainsi qu'un autre passager, le vicomte de L., officier de cavalerie, maintenant attaché militaire à la légation de France à *Tokio*. Dîner excellent, notre hôte ayant toutes les conserves imaginables, des pâtés fins, les vins des meilleurs crus et les champagnes des meilleures marques. Je fus agréablement surpris, en pénétrant dans sa maison, d'apercevoir sur la table, dans sa bibliothèque, les derniers numéros du *Figaro illustré*. Pensez un peu! à Fousan, en Corée! Et du coup, en feuilletant ces pages charmantes, nous sentîmes comme un lien mystérieux qui nous attachait aux pays lointains, là-bas!

Nous quittâmes Fousan à minuit et tournant la pointe Sud-Ouest de la Corée, au milieu de milliers d'îles, nous nous dirigeâmes vers Chemulpo, le port le plus rapproché de Seoul, la capitale. Nous y arrivâmes après une traversée de quarante heures. La ville, ici, est plus importante. Une demi-douzaine de maisons de commerce européennes ou américaines y ont des représentants et des Chinois y tiennent quelques magasins de gros. Il y a même deux hôtels, l'un tenu par des Chinois, où l'on trouve une excellente nourriture européenne et de fort bons vins français. Les lits, par exemple, y sont horribles. Pas de matelas; des sommiers défoncés dont les ressorts pointus vous pénétraient dans la peau et vous brisaient les os. Je poussais des cris désespérés quand je voulus m'étendre, mais j'eus bientôt le plaisir d'entendre mes voisins et surtout deux jeunes femmes américaines



LA MAISON DU MISSIONNAIRE

qui hurlaient de surprise et de douleur, leur sommier n'étant pas plus tendre que le mien.

L'autre hôtel était tenu par des Japonais. La nourriture y était exécrable, mais les lits excellents. Là, la vie était drôle. La propriétaire, ses filles et ses hommes, toutes ces petites *Moumés* japonaises, couraient d'une chambre à l'autre, parlant haut et riant fort, entrant sans frapper, en coup de vent, que l'on fût habillé ou non. Du reste ce sont elles qui, le matin, apportaient le *tub* et, souriantes, attendaient à côté avec de grandes serviettes

pour vous sécher. Sans hésitation, nous décidâmes de manger chez les Chinois et de coucher chez les Japonais!

Les moyens de transport entre Chemulpo et Seoul ne sont pas nombreux. D'horribles petits poneys, pas plus gros que des

chiens de Terre-Neuve, ou des chaises à porteur : douze heures de voyage d'une façon ou d'une autre.

Le représentant d'une maison américaine a un petit vapeur qui, deux fois la semaine, remonte la rivière jusqu'à quelques



JEUNES FILLES DE LA CLASSE ÉLEVÉE

kilomètres de la capitale. Il eut l'extrême obligeance de nous offrir passage à son bord; nous acceptâmes de suite, ce que, du reste, nous regrettâmes bientôt. Partis à six heures du matin, ce n'est qu'à sept heures du soir que nous atteignîmes l'endroit où nous devions débarquer. Et pendant ces treize heures, nous fûmes sur le pont du petit bateau, le seul endroit où l'on pût rester et qui était tellement étroit que nous ne pouvions ni remuer, ni nous retourner.

Très intéressant, le pays que nous traversâmes; des vallées, petites mais riches, de hautes montagnes aux découpures étranges et sauvages, d'une couleur indescriptible, les flancs couverts de hauts murs et de vieilles fortifications élevées, il y a des siècles, pour défendre le pays contre les invasions chinoises et japonaises.

Nous arrivâmes bientôt à l'endroit où s'arrêtait notre embarcation. Des chaises, portées chacune par quatre vigoureux Coréens, avaient été envoyées à notre rencontre par le ministre des Etats-Unis. Les deux heures de route que nous avions à faire en chaise ne furent pas tout à fait du goût des amis qui m'accompagnaient, surtout des deux jeunes femmes. Des sentiers presque impraticables, traversant d'inféconds villages, sans compter que les porteurs coréens se permettaient, sous notre nez même, des libertés que chez nous on permet seulement aux chevaux.

Séoul, comme Pékin, et comme du reste toutes les villes de la Corée et de la Chine, est entouré de murs immenses et les portes de la ville sont fermées tous les soirs au coucher du soleil. Or, il y avait longtemps déjà que ce dernier avait été remplacé par la lune lorsque nous arrivâmes au pied du fameux mur qui doit bien avoir quarante pieds de hauteur. Ne voulant pas nous laisser coucher en dehors de la ville, exposés à mille dangers, le ministre avait eu l'heureuse idée de nous faire conduire à un endroit écarté où l'on nous fit escalader le mur. Une vingtaine de Coréens étaient à califourchon là-haut, d'où ils nous lancèrent de fortes cordes. L'ascension fut périlleuse.

J'allais en Corée avec l'espoir d'intéresser le Roi à l'Exposition de Chicago et de le décider à y envoyer les produits peu nombreux, il est vrai, mais très intéressants, de la Corée. J'avais emporté avec moi de nombreuses vues des endroits les plus intéres-

sants des Etats-Unis et de l'Exposition, ses palais, ses jardins, ses lacs, tels qu'ils devaient être, tels qu'ils sont à présent, et que je pouvais montrer au moyen de projections électriques.

Deux jours après mon arrivée, le Roi fit dire au ministre des Etats-Unis qu'il me recevrait ce jour-là à quatre heures. Le ministre étant souffrant, ce fut le Dr Allen, premier secrétaire de la Légation et grand favori du Roi, qui m'accompagna.

Le palais est situé au pied des hautes et sauvages montagnes qui entourent Séoul et au milieu desquelles le Roi a, paraît-il, un asile secret où il se réfugierait au cas d'une invasion ennemie.

Plusieurs ceintures de murs entourent le palais qui est composé d'un corps de bâtiment principal, élevé d'un étage, construit en bois avec d'immenses toits en tuiles; il est entouré par une quantité de petites maisons habitées par les officiers, les ministres, les serviteurs du Roi. Un grand pavillon, richement décoré, sert à la réception des ministres ou représentants étrangers qui ne pénètrent jamais dans la partie du palais réservée au Roi.

Il nous fallut passer par une dizaine de portes au moins, celles des nombreux murs, avant de pénétrer dans la cour d'honneur. A chaque porte, nous trouvâmes un poste de soldats coréens, armés de fusils et de baïonnettes, montant la garde. Il y a à Séoul deux ou trois mille de ces soldats à la tête desquels sont deux Américains, le général Dyer et le colonel Nienstead. Les Américains sont du reste en grande faveur, le général Le Gendre, un homme de valeur, étant vice-ministre des affaires intérieures et M. Greathouse, conseiller de la Couronne.

On nous fit d'abord pénétrer dans un petit pavillon où il faisait un froid glacial. A moitié gelés, nous nous décidâmes à garder nos pardessus et nos chapeaux hauts de forme, ces chapeaux et l'habit noir étant de rigueur pour être reçu à la Cour.

Un ministre, suivi de quelques officiers, vint bientôt nous présenter ses hommages. Tous ces Coréens, habillés de toile fine ou de mousseline blanche, ne semblaient pas s'apercevoir du froid. Le Dr Allen se décida à dire à l'un des officiers que nous nous sentions tourner à l'état de glaçons. Immédiatement, des domestiques furent appelés et un grand poêle américain, qui dormait dans un coin, fut allumé



UN GÉNÉRAL CORÉEN

Debout, en face du ministre et des officiers également debout, le col du pardessus relevé sur les oreilles, le chapeau enfoncé, le nez rouge, les mains dans les poches, grelottants, nous faisons, je vous assure, piètre figure. Vers cinq heures, la paroi de gauche de la chambre où nous étions, disparut et nous aperçûmes une table toute dressée, à l'euro-péenne. Verres nombreux, assiettes, argenterie, quantité de plats de viandes froides, des pâtés de foie gras et des compotiers de fruits, pruneaux, mendiants, figues et petits biscuits secs, s'offrirent à nos yeux, le tout éclairé de bougies, car la nuit était déjà venue. Le ministre nous demanda de prendre place à cette table avec lui, nous priant de garder nos chapeaux et nos pardessus, vu le froid.

Des saucisses allemandes, un pâté français, un homard conservé anglais, des perdrix et des faisans rôtis composaient le menu arrosé de bordeaux et de champagne. Les Coréens ne parlant pas de langues étrangères, nous ne parlant pas le coréen, pas un mot ne fut échangé et jamais je n'oublierai l'impression lugubre que me fit ce dîner royal avec nos têtes gelées, coiffées de chapeaux de soie, le tout éclairé par quelques bougies fumeuses !

Vers sept heures, on vint nous annoncer que Sa Majesté nous attendait. Du coup, il nous fallut abandonner nos pardessus, ce qui était rien moins que drôle, car nous eûmes encore à traverser deux ou trois cours. Enfin, nous arrivâmes devant le grand pavillon qui sert à la réception des représentants étrangers. Il était superbement illuminé et décoré. Nous ne trouvâmes pas le Roi dans le grand salon. Il se tenait dans une pièce plus petite, assis dans un fauteuil fort simple, devant une petite table couverte d'un tapis brodé. Il était entouré de sa maison militaire et se leva dès que nous eûmes fait les trois saluts exigés par l'étiquette. Petit de taille, assez fort, l'air extrêmement doux, sa figure, très blanche, respirait l'intelligence et la bonté. Il était vêtu d'une longue robe de magnifique soie rouge, brodée d'or et de pierres. Une large ceinture d'or et de pierres fines entourait son corps et sa tête était couverte d'un bonnet genre persan, également couvert de pierres. Son nom est Yi. Il a la réputation d'être un grand travailleur, s'occupant lui-même de toutes les questions intérieures et extérieures, dirigeant personnellement toute la politique de la Corée. Il paraît qu'il a très peur d'être assassiné et que pour cette raison il ne dort jamais la nuit. C'est de six heures du soir à six heures du matin qu'il travaille le plus avec ses ministres, se reposant pendant le jour.

Le Roi nous fit signe d'approcher et lorsque nous fûmes tout près de la table, il commença à nous parler d'une voix fort douce et très agréable — en coréen, naturellement, l'interprète de la Cour étant là pour traduire : « Sa Majesté était heureuse de nous recevoir et espérait que nous aurions en Corée tout ce que nous pouvions désirer et que nous n'aurions pas trop à souffrir de l'absence de ce confort américain auquel nous étions habitués. » Le Roi nous adressa quantité de questions sur le Président des Etats-Unis, la politique du pays et l'Exposition de Chicago. Il désirait que la Corée y soit représentée et son intention était d'y envoyer une commission avec tous les produits de la Corée.

L'entretien dura une demi-heure environ, après quoi le ministre nous annonça que le Prince Royal désirait nous recevoir. Nous passâmes donc dans un autre salon où le Prince, debout devant une petite table et entouré de quelques officiers, nous attendait. Sa robe était bleu pâle et comme celle de son père,

couverte d'or et de pierres. Agé d'une vingtaine d'années, assez gras, il nous parut beaucoup moins intelligent que son père et plutôt gêné par notre présence. Il nous fit cependant dire par un de ses officiers qu'il était heureux de nous recevoir et qu'il avait donné des ordres pour que l'on rendit notre séjour en Corée aussi

agréable que possible. Et comme il paraissait de plus en plus gêné, l'entretien prit brusquement une fin.

Quelques minutes après, on nous escorta à un autre petit pavillon mis à notre disposition pour les projections électriques que nous devions montrer au Roi. La Reine et le Prince Royal devaient assister à cette représentation bien extraordinaire pour des Coréens, mais ils devaient se tenir derrière des paravents, un homme étranger ne pouvant pas voir la Reine, pas plus du reste qu'une femme de la haute classe. Nous n'avions donc que peu d'espoir de voir Sa Gracieuse Majesté Min, mais nous comptions sans l'effet extraordinaire que devait produire sur des Coréens la vue des palais blancs de Washington, des maisons à vingt étages de Chicago, des chutes du Niagara, des chemins de fer élevés et de tous ces immenses et admirables bâtiments de l'Exposition. Dès la première vue, on abandonna sans doute les sièges derrière le paravent, car des têtes à la bouche ouverte et aux yeux écarquillés apparurent. A la deuxième, la Reine elle-même n'y tint plus et se précipita vers le drap blanc où se dessinaient les projections qu'elle toucha plusieurs fois de la main comme pour se rendre compte de la façon dont les vues s'y reproduisaient. Puis elle appela l'interprète et nous fit adresser mille questions sur l'appareil, les photographies, etc. A chaque nouvelle vue, elle demandait des renseignements, s'intéressant à tout.

Nous nous rappelâmes alors qu'elle a la réputation d'être fort intelligente et d'aider le Roi à diriger l'Etat. Son influence est, paraît-il, très grande. Elle est à peu près du même âge que le Roi, petite et encore assez jolie.

A la dernière vue, la deux centième, l'enthousiasme des souverains était à son comble. Le Roi et le Prince s'approchèrent de nous et pendant près d'une heure, nous entretenîmes sur des sujets différents de la façon la plus charmante.

Assise derrière le paravent, la Reine suivait la conversation et de temps en temps elle appelait son fils pour nous faire poser d'autres questions. Le Roi paraissait avoir le plus grand désir de faire quelque chose qui pût nous être agréable. Il nous fit part de sa décision de donner une grande fête quinze jours plus tard, en l'honneur des ministres étrangers ; il espérait que nous ne partirions pas avant et y assisterions ; il enverrait plusieurs collections à l'Exposition ; il nous donnerait des guides et une escorte si nous avions le désir d'aller à la chasse au tigre ; enfin, il nous demanda si nous aimions la musique et à notre réponse affirmative, il ordonna qu'on allât réveiller tous les

musiciens royaux. Il était onze heures passées. Après quoi il se retira et on nous reconduisit au pavillon où nous avions dîné. Un souper y était servi et pendant tout le temps qu'il dura, les musiciens exécutèrent les meilleurs morceaux de leur répertoire. Musique coréenne, bien entendu, ressemblant à toutes les musiques orientales.

A notre grand regret, nous fûmes obligés de repartir avant la « grande fête ». Le Roi tint sa parole. Il a envoyé à l'Exposition des collections intéressantes et des commissaires Coréens encore plus intéressants.

A.-B. DE GUERVILLE.

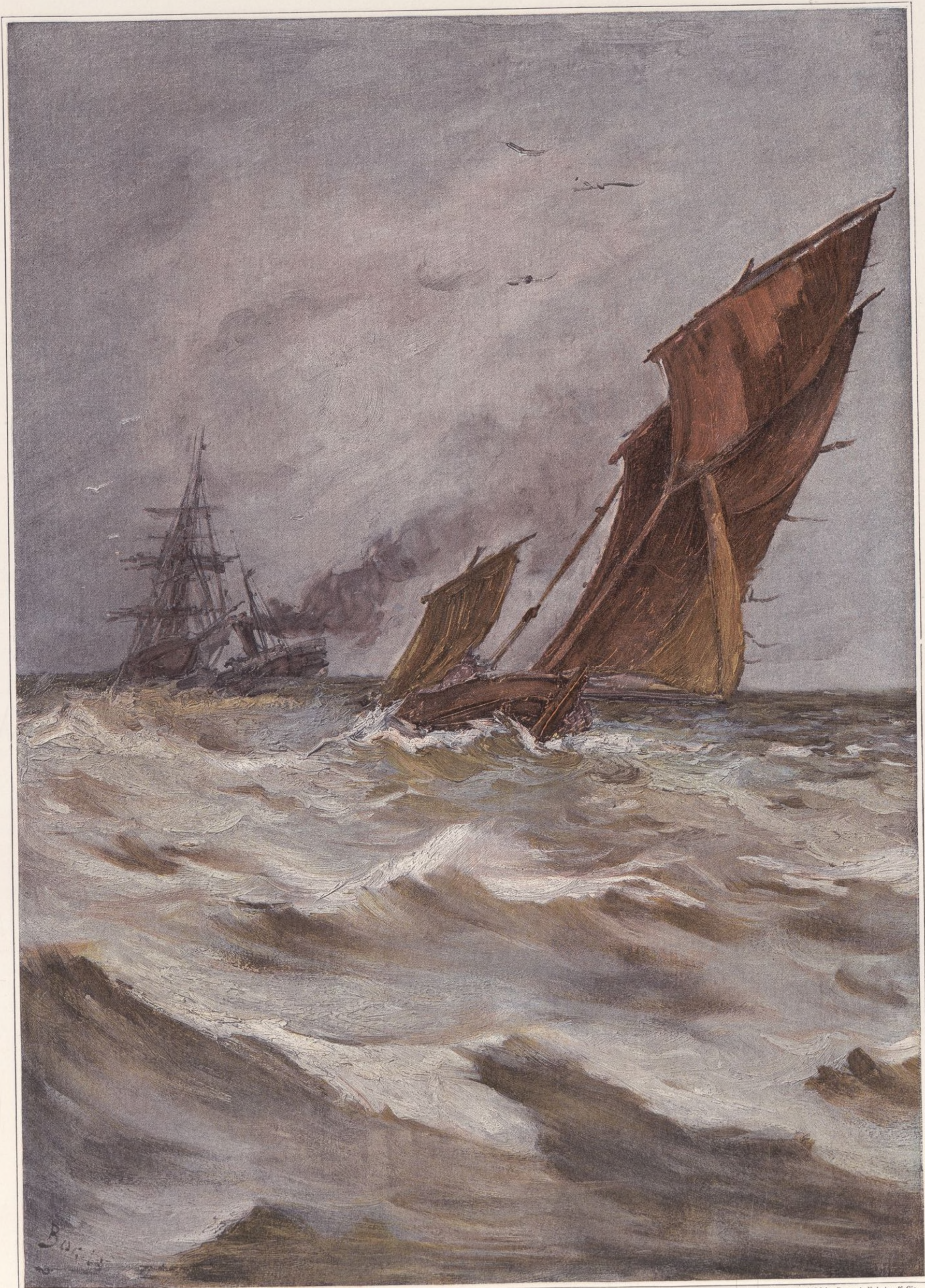


MIN, REINE DE CORÉE



ENFANTS CORÉENS

F.-M. BOGGS



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction).

Copyright 1893 by Roussod, Valadon & Cie.

MARINE

Ayuntamiento de Madrid





Francine

Par La Malenue.

La main gauche sur le canon, la droite à la sous-garde de mon fusil de fer-blanc, je battais gravement, avec Médor, la pelouse de la cour du château. Le brave épagneul se prêtant à mon jeu du chasseur, quêtait tout de bon quand il leva le nez et tourna la tête. A travers champs, sautant les fossés et les haies, à bride abattue, un cavalier piquait vers la grille qu'il atteignit bien vite pour traverser la cour et aller droit aux écuries. Je reconnus mon grand ami, M. Marsin, un voisin; je courus pour l'embrasser au moment où il descendait de cheval, après avoir demandé à un palefrenier si mon grand-père était visible. Il me prit dans ses bras: son visage était pâle, de grosses larmes coulaient sur ses joues, se perdaient dans sa barbe. « Mon pauvre petit Pierre! Pauvre cher enfant! » dit-il en m'embrassant longuement; après quoi, me déposant à terre, il gravit le perron en me faisant signe de ne pas le suivre.

La figure bouleversée de M. Marsin, ses allures si différentes de ses façons habituelles de boute-en-train; ce cheval blanc d'écume, haletant sur ses jambes tremblantes, m'impressionnèrent comme les ciels sombres, précurseurs d'orages dont j'avais grande peur. De surcroît, un domestique, sortant du château, s'approcha du palefrenier et lui dit: « Pour sûr, il est arrivé un malheur, on entend... » mais il m'aperçut et se tut. Au même instant, ma bonne, la Catherine, vint me prendre. Précipitamment elle me conduisit dans une grande salle attenante à ma chambre à coucher et où je me tenais par les mauvais temps. « Quel malheur est donc arrivé, dis? » lui demandai-je. « Je ne sais de quoi vous parlez, répondit-elle, amusez-vous ici sans faire trop de bruit, » et comme elle m'embrassait, je vis des larmes dans ses yeux. Je n'insistai pas: on m'enfermait, on ne voulait rien me dire; le cœur gros, je me blottis sur un fauteuil en boudant.

Un grincement de sable sous des roues me fit courir à la fenêtre; une charrette trainée par des bœufs entraînait dans la cour, suivie de trois ou quatre personnes à l'air consterné. Elle paraissait vide, mais quand elle détourna pour longer le vestibule, j'aperçus, couché sur un lit de paille, une forme humaine se dessinant sous un drap taché de sang. A cette vue, hurlant de terreur, je m'enfuis; ma bonne accourut, je saute dans ses bras en criant: « C'est le malheur, Catherine, là, là dans la cour, regarde! » Eperdue, la pauvre fille m'emporte au fond du jardin.

Une heure plus tard on nous fit monter tous deux en voiture; grand-père blême, défait, vint à la portière me donner un baiser. Cramponné à son cou, je pleurais, comprenant que l'on voulait m'éloigner; il se dégagea et fit signe au cocher de marcher. « Adieu donc, adieu grand-père, m'écriai-je, tu diras à papa que je l'embrasse bien fort, bien fort! » Le malheureux porta les mains à sa tête, il sanglotait. Je voulus m'élancer vers lui, Catherine me retint et mes appels se perdirent dans le bruit de la voiture s'éloignant au grand trot.

Le suaire ensanglanté que j'avais entrevu dans le fond de la charrette couvrait le cadavre de mon père!

Je ne le sus que bien longtemps après; ces violentes émotions ont tellement imprimé leur griffe dans mon jeune cerveau que mon organisme s'en est toujours ressenti. Pendant des années la vision du « malheur » hanta souvent mes nuits.

Catherine me conduisit à La Bachelisse, chez la sœur de M. Marsin, mère de trois enfants dont la gaieté atténua ma tristesse. Un matin, ma bonne revint, m'habilla de noir des pieds à la tête et nous repartîmes non pour chez nous, mais pour la gare de Chabenet où je retrouvai grand-père vêtu lui aussi tout de noir, qui me conduisit dans la famille de ma mère pour être élevé avec mes deux cousins; j'avais alors à peine cinq ans. Lorsque mon instruction fut jugée assez avancée, mon aïeul qui souvent venait me voir, m'emmena à Paris, au collège Sainte-Barbe où je fis toutes mes études et ma préparation aux examens pour l'école polytechnique, sans aller une seule fois là où j'étais né, au château de Montclair; je passais mes vacances chez mon oncle maternel avec mes cousins.

Cependant grand-père m'adorait, je n'avais pas deux jours de congé, qu'il ne vint les passer près de moi; son plus cher désir aurait été de m'avoir près de lui, si le monstre qui avait dévoré ses deux fils, la passion de la chasse, ne lui eût inspiré une terreur insurmontable. Il redoutait pour moi l'influence du milieu et des lieux, influence à laquelle, en notre contrée, n'échappe personne ayant maison aux champs.

D'immenses espaces en partie couverts de brandes atteignant la hauteur d'arbustes et reliant de vastes chênaies aux grandes forêts des bords de la Creuse: ça et là, des étangs aux épaisses ceintures de joncs géants et tapissés de nénuphars enchevêtrés de nymphéas. Nul endroit, en France, n'offre autant que notre pays, de ressources cynégétiques par la quantité, la variété du gibier de bois, de plaine et d'eau. Aussi n'est-il pas un seul propriétaire qui, suivant ses revenus, n'ait son écurie et son chenil plus ou moins garni; qui s'occupe ou parle d'autre chose que chasse, chevaux et chiens. Pas un ne courant seul, ou en troupe, la grosse bête ou le lièvre, s'il ne bat la brande le fusil sur le bras. Chez nous, les premiers regards de l'enfant s'ouvrent sur des armes, sur des trophées de chasse; il n'entend que récits d'exploits de chasseur. Si à ces excitations on ajoute la crainte des penchants héréditaires, on s'expliquera les appréhensions de mon aïeul et ses soins à me tenir éloigné de notre terre de Montclair, propriété considérable composée de cinq domaines, de bois et de vastes friches.

En peu de temps, la mort avait fait ample moisson au château: ma grand'mère était morte depuis trois ans, quand l'ainé

des deux fils qu'elle laissait, fut frappé, à la chasse au sanglier, d'une balle qui lui trancha l'artère crurale ; la mort fut presque instantanée. Dans l'espoir que la présence d'une femme apporterait l'animation, sinon la gaieté, au logis morne et assombri, des amis marièrent le second fils, malgré sa grande jeunesse. Ce ne fut, hélas ! qu'une courte halte dans la voie triste et douloureuse, un éclair de satisfaction : la jeune femme succomba en me mettant au monde.

Poursuivi par une implacable fatalité, frappé coup sur coup dans ses affections, l'aïeul s'accrocha en désespéré à mon frère berceau, je fus l'objet de ses plus vives sollicitudes. Quant à mon père, il avait repris son existence de garçon, courant la plaine ou les bois, quand il ne courait pas les foires ou les jeunesses. Grand, robuste, doué d'un tempérament de fer, pas fier, très généreux, il était adoré par les paysans, chéri par les paysannes.

Un jour, lui aussi, fut rapporté mort au château, la tête fracassée contre un arbre, en poursuivant, à fond de train, un loup blessé piquant droit sous bois.

On sait les conséquences de ce tragique événement, son influence sur mon éducation. Sevré des tendresses d'une mère, privé des joies du foyer de famille, je ne trouvais que dans l'étude le remède à une trop vive impressionnabilité et me livrais au travail avec une ardeur mal soutenue par un tempérament un peu débile. Le jour même que j'obtins mon second diplôme de bachelier, à la veille de passer l'examen oral pour l'admission à l'école, je tombai malade. Bientôt se déclarèrent les symptômes de la fièvre cérébrale. Je n'échappai à la mort qu'au prix d'un affaiblissement tel, que mon aïeul dut attendre un grand mois avant de pouvoir, sur l'ordre de médecins, me ramener aux lieux dont il me tenait si soigneusement écarté, à Montclair.

Chez le jeune malade frôlé par l'aile d'Azraël, le réveil des sensations devance celui des organes ; d'abord confuses, les impressions ne tardent pas à devenir distinctes, effectives, et l'imagination prenant son essor, s'enivre de renouveau, tandis que le corps reste plongé dans les alanguissements de la convalescence. C'est ainsi, qu'étendu dans un large fauteuil au jardin où l'on me transportait, j'éprouvais d'ineffables jouissances à suivre de l'œil, les nuages perlés dans le bleu pâle des ciels d'automne, ou les oiseaux se perdant dans les massifs vert sombre des grands arbres, aux cimes teintées de rouille. Les tons éclatants des salvias, des glaïeuls et des dahlias me causaient une sorte de vertige : je renaissais avec des sens nouveaux dans un monde jusqu'alors inconnu.

L'arrière-saison était splendide ; les bains de soleil et de grand air rappelèrent la vigueur disparue ; bientôt, je pus mettre un pied devant l'autre, me promener. Chaque jour, ajoutant quelques pas à mes promenades du jardin, je passai dans le parc pour gagner l'extrémité de la réserve peu après. C'est de là que voulant atteindre un bouquet de chênes plantés à quelques centaines de mètres, je m'engageai sur un chemin depuis longtemps abandonné aux ronces, aux sauvageons poussés parmi les herbes folles. Je n'avais pas compté avec ces obstacles, j'eus grand-peine, à bout de forces, à joindre le talus d'un fossé avant de défaillir. Lorsque je revins, je vis penchée sur moi, me considérant avec des yeux effrayés, une jeune paysanne.

« Vous êtes bourdi, me dit-elle, voulez-vous, notre monsieur, que j'aille quérir secours au château ? »

Je la remerciai en l'assurant qu'après un peu de repos, je serais complètement remis.

Elle reprit : « J'étais si contente de vous savoir rétabli, je venais vous le dire et voilà que je vous trouve tout blanc et pâmé. »

— Vous me connaissez donc ? lui demandai-je.

— Oui bien, notre monsieur, voire que souvent, aux Cormières, vous avez apporté des gâteaux à votre Cinette ; c'est vrai qu'alors vous n'étiez pas grand et que j'étais bien petite. »

Les Cormières ? Cinette ? Ces deux noms réveillaient dans ma mémoire un écho lointain.

« Chez Jubin, le métayer, n'est-ce pas ? m'écriai-je.

— Précisément, notre monsieur.

— Eh quoi ! la belle fille, quoi, Francine, c'est vous ?... Vite asseyez-vous là, près de moi ; parlez-moi de vous et de tous les braves gens du domaine ? »

Elle ne se fit pas prier et me conta que sa mère servait aux Cormières où elle-même avait été élevée et où elle était employée comme bergère. En effet, j'aperçus, broutant à quelque distance, un troupeau de moutons. Elle n'avait, me dit-elle, jamais vu son père, parti, peu après qu'elle était née, pour Paris, chercher du travail et où il était mort lui laissant une petite fortune qu'elle toucherait en se mariant et qui grossissait chez un notaire. Le vieux Jubin lui témoignait grande amitié et lui épargnait les lourds travaux au moment des foins et de la moisson.

Tandis que Francine parlait, tout en filant à la quenouille, je l'examinais avec curiosité. Sous les morsures du hâle, son visage conservait un velouté transparent ; ses pieds petits, ses mains effilées, leurs fines attaches, contrastaient singulièrement avec la rudesse de ses vêtements très propres, il est vrai, mais, par-ci par-là, rapiécés au hasard des étoffes, sans parler de gros sabots ; cependant, l'opposition du noir-jais de ses yeux et de l'ambré de ses cheveux, me frappait surtout.

Quand vint l'heure de rentrer, la brave enfant voulut absolument me reconduire, craignant que je ne fusse pris d'une nouvelle faiblesse. Quelle idylle ! Daphnis éclopé marchant appuyé sur Chloé en jupon et en sabots, suivie de ses moutons, avec le chien à l'arrière-garde !

A la lisière du parc nous nous séparâmes, en nous disant à bientôt. De fait, le lendemain, je la trouvais assise et tournant le fuseau à l'extrémité de la réserve ; elle avait voulu, si la fantaisie me poussait de son côté, m'épargner la fatigue d'un trop long trajet. Je lui apportais en gage de remerciement de son obligeance à mon égard, un foulard et une épingle avec pierre portant gravé le mot : *Souvenir*. Elle accepta de bon cœur mon petit cadeau et, non sans embarras, me demanda « ce qu'il y avait d'écrit » sur la tête de l'épingle.

Les métairies éparses sur les vastes territoires de nos communes sont trop éloignées de l'école pour permettre aux parents d'y envoyer les enfants : pour la plupart, l'instruction obligatoire est et restera lettre-morte. Francine ne savait donc pas lire. Je lui offris de faire son instruction. Ma proposition fut acceptée avec tant d'avidité que les leçons commencèrent le jour suivant, en plein champ, sans autres témoins que les moutons et le chien. Ce fut dur tout d'abord ; je n'étais pas rompu au métier de pédagogue, mais après la mise en train, ça marcha tout seul. Le désir de savoir chez mon élève, servi par une intelligence très ouverte, produisit des miracles. Après la lecture, ce fut le tour de l'écriture, puis de l'orthographe et enfin du calcul.

Le mauvais temps n'interrompit pas les leçons. Mes forces, peu à peu revenues, me permettaient

de me rendre aux Cormières ; je les donnais devant tout le personnel du domaine. Jubin semblait y prendre le plus grand intérêt et la mère de Francine était aux anges, à ce point qu'un jour, elle rapprocha la

tête de mon élève de la mienne et nous tenant ainsi, joue contre joue, nous embrassa. Etonné, je la regardai, elle pleurait, tout en souriant. Il m'arrivait bien de temps à autre de me trouver ridicule dans mon rôle de maître d'école ; toutefois, je trouvais une excuse dans le désœuvrement imposé au prix de mon existence, par les

médecins qui m'interdisaient toute

espèce de travail et d'étude. Grand-père, de son côté, était enchanté ; il trouvait excellent, parfait tout ce qui pouvait me détourner de courir par monts et par vaux, à la recherche du gibier. C'était là, on le sait, le principal objet de ses préoccupations : écarter les excitations à un plaisir que ses deux fils avaient payé de leur vie.

C'est ainsi qu'ayant manifesté mon désir d'avoir un chien, le cher grand-père s'empressa de demander à Paris un petit boule, alors que dans les environs il était facile de se procurer des animaux superbes, mais voilà, tous de race chasseuse. Je n'eus d'ailleurs qu'à me féliciter de l'envoi d'un charmant petit monstre : fidèle et courageux, Trim devint bientôt mon inséparable compagnon.



Dès que le gamin printemps eut enfariné les buissons d'épines et crié « coucou » dans les bois, nos pastorales reprirent de plus

belle; en plein air, nous nous retrouvions chez nous. Là, personne ne troublait nos tête-à-tête et le magister pouvait sans incon-



venient céder sa place à l'ami; aussi nos séances, insensiblement, quoique se prolongeant, devinrent-elles encore plus fréquentes. J'en arrivai même à trouver pesants les moments passés loin de Francine, persuadé que, de son côté, l'impatience de me revoir la tenait au cœur. Cependant, jamais nous n'échangions, je ne dis pas une caresse, mais un mot de tendresse. Il arrivait bien parfois que nos regards se rencontrant, nous restions immobiles, plongés dans une sorte d'inconsciente jouissance, sans pourtant qu'il en restât trace en la nature de nos relations. Notre trouble s'évanouissait, ainsi que se perdent dans la sérénité de l'azur, les nuages tenus courant sous le ciel, par les beaux jours d'été. Non, entre un jeune homme de vingt et une belle fille de quinze à seize ans, abandonnés à eux-mêmes, l'intimité n'engendrait pas un désir, une tentation! Le serpent n'avait pas affaire dans notre Eden où ne se dressait aucun pommier. Reste à savoir si à défaut de pommes, les lèvres d'Eve n'auraient pas fourni à Adam le fruit de la science du bien et du mal.

Juin triomphait; sur la plaine ensoleillée s'étalait la gamme des verts piqués d'étincelles rouges et blanches; sous les arbres, à l'ombre des haies, scintillaient, irisées, les gouttes de rosée, et dans l'air frais du matin, passaient des senteurs de foin coupés. C'était le moment de la fenaison; tout le monde au domaine fauchait ou fanait. De toutes les travailleuses des Cormières, seule Francine ne portait ni la faucille ni le râteau. En outre de la garde des moutons, on lui avait confié la surveillance du gros bétail, mené dès l'aube, par le bayon, à un pâturage éloigné de l'habitation et séparé des cultures par des brandes et un long taillis de chênes. Sur les indications des faucheurs, j'avais suivi un sentier sous ce taillis et je débouchais près de l'herbage, lorsque des cris, des appels mêlés à des aboiements furieux, se firent entendre au delà du rideau formé par les derniers arbres.

Pris d'inquiétude, je m'élance et je vois, à quelques pas, Francine se sauvant, chargée par une vache affolée qu'exaspèrent les morsures de deux chiens. D'un bond, je me jette devant l'animal dont les cornes m'effleurent, quand, me heurtant d'un coup de tête, il m'envoie rouler au loin. Sans doute il se fût acharné sur moi, si mon petit Trim, lui sautant au museau, ne s'était, par les crocs, suspendu à son muffle, le réduisant à l'impuissance, puis à fuir, après de vains efforts pour faire lâcher prise à son minuscule et tenace adversaire.

La violence du choc m'avait étourdi. Quand je repris mes sens,

j'étais dans les bras de Francine. Elle couvrait mon visage de larmes et de baisers.

Dieu bon! qu'éprouvai-je à cette subite manifestation d'un



sentiment inconnu ? Je sentis la révélation de la femme venir à moi dans un éclair. Une béatitude ineffable inonda mon cœur, fit vibrer tout mon être. Radieuse, animée, ma jeunesse dépouillait ses langes ! J'aimais !

Un bruit de pas dans le taillis nous tira de l'enchantement. Jubin accourait portant Trim arraché près de l'étable, du museau de la vache épuisée. Bien que je m'en défendisse, il voulut absolument me reconduire au château, quand Francine lui eut conté ma mésaventure. Il me fallut céder. Trois quarts d'heure plus tard, clopinant tous deux, moi et Trim, nous faisons à Montclair notre entrée triomphale. On juge des exclamations, des lamentations ! Des abus d'arnica et de vulnéraire ! Je laissais dire et faire, n'ayant d'autre souci que d'être le plus tôt possible en état de courir là-bas, près de ma Francine.

Malheureusement, le lendemain j'étais cloué sur mon lit, le moindre mouvement me causait de violentes douleurs, j'avais le corps entier courbaturé, meurtri. Plus malheureusement encore, ce lendemain fut suivi de beaucoup d'autres semblables et, chaque jour, augmentant ma fiévreuse impatience, ajoutait à la violence de mon mal.

A peine remis sur pied, je me dirigeai vers les Cormières, prenant d'instinct une voie détournée, évitant les rencontres et, au moment d'entrer, hésitant à franchir le seuil que, d'habitude, je traversais si délibérément. Le domaine était désert, mais, dans le jardin, j'aperçus Francine immobile, appuyée à un arbre. Au bruit de mes pas, elle vint à moi. Elle était pâle, ses yeux étaient rougis.

« Enfin, notre monsieur, vous voilà rétabli, me dit-elle avec un air embarrassé, vous avez bien souffert ! »

— Oui, ma Cinette, j'ai cruellement souffert, non de mes meurtrissures, mais bien de ton absence. Nuit et jour, j'ai pensé à toi, rien qu'à toi, chère âme. »

En parlant, j'essayais de prendre sa main, qu'elle écartait.

« Nous étions bien tourmentés au domaine, reprit-elle, nous parlions sans cesse de vous, du danger que vous aviez couru ; c'était pour moi un remords ; comment vous exprimer ma reconnaissance et mes regrets... »

Je l'interrompis : « Tu parles de reconnaissance, Cinette, quand j'accours te remercier à deux genoux, du bonheur dont tu m'as payé le risque de quelques éraflures ? Je t'en supplie, de cet accident ne conserve que le souvenir des moments qui l'ont suivi. »

— Eh ! notre monsieur, si, par impossible, je perdais la mémoire de votre généreux dévouement, pourrais-je oublier que vous êtes le maître du maître dont je suis la servante ?

— Que s'est-il donc passé, Francine ? Il y a huit jours, tu ne songeais pas à cette différence de situation lorsque, me tenant dans tes bras, tu me couvrais de larmes et de baisers.

— Par grâce, par pitié, monsieur, pardonnez si, frappée d'égarement, je vous ai trop vivement témoigné ma gratitude et mon chagrin de vous voir mis, pour moi, en tel état ! »

Je sentis mon sang affluer au cœur ; mon rêve s'écroulait.

« C'est plutôt à moi de te demander pardon, Francine, de m'être tant grossièrement trompé que d'avoir attribué à l'affection, des démonstrations dictées par la... pitié. »

— Oh ! s'écria-t-elle en sanglotant, pouvez-vous me parler si durement ! Vous ignorez les épreuves auxquelles je suis soumise. Ma mère s'inquiète, elle me surveille. Chacun ici semble avoir pris à tâche de me torturer, sous prétexte de témoignages d'intérêt ; je vais être l'objet de la risée et du mépris... »

— Assez ! Francine, assez ! répliquai-je ; je ne serai pas si lâche que de vous faire expier par le mépris des autres, une minute d'égarement. J'aurai soin de me dérober à votre vue : jamais vous ne me reverrez, mais souvenez-vous-en, Francine, tandis que votre amour pour le maître de votre maître ne vous eût procuré, pensez-vous, que remords et honte, ma passion pour la servante de mon métayer ne m'inspirait que des sentiments dont je ne rougissais pas, dont je n'aurais jamais eu à rougir. »

Francine se redressa frémissante ; me tenant les deux bras, plantant ses yeux dans les miens, elle me dit impétueusement :

« Tu te mens à toi-même, Pierre ! Qui donc, de nous deux, a été trahi par ses transports ? N'est-ce pas moi en te donnant un premier baiser ? Eh bien ! c'est encore moi, ta Cinette, ta servante, mon maître, qui viens à toi ! »

Et d'une main enfiévrée, elle arrachait et jetait sa coiffe. En cascades de flots dorés, ses longs cheveux ruisselèrent et l'enveloppèrent complètement.

Ebloui, éperdu, je voulus m'agenouiller ; elle était déjà dans mes bras et sa chevelure d'ambre nous voilait tous les deux.

Un sanglot rauque, déchirant, nous fit tressaillir : à quelques pas de nous, la Gabillonne, les yeux égarés, se tordait les mains. De sa bouche convulsée s'échappaient des sons inarticulés.

« Malheur ! » cria-t-elle enfin, en tombant accroupie.

Cette lugubre et soudaine évocation du spectre de mon père me jeta dans un trouble inexprimable. Cependant, surmontant mon angoisse, je dis à Gabillonne : « Rassurez-vous ! Devant Dieu, je le jure, Francine sera ma femme. »

— Votre femme ? votre femme ? répéta la malheureuse mère. Pauvres chers enfants ! Mais vous ne savez donc pas ? Notre monsieur, on ne vous a donc pas dit ?... Ah ! tenez, dût ma fille me maudire, sachez que moi aussi j'ai été aimée ; qu'ainsi que vous, un homme m'avait juré de m'épouser, et qu'un jour il m'a laissée seule avec Francine, son enfant, à le pleurer. Paix à son âme, car il a cruellement expié son abandon en mourant de mort violente à la chasse. »

— C'était ?... c'était ?... balbutiai-je.

— Votre père ! gémit la Gabillonne. »

Je bondis comme frappé d'une balle au cœur, tandis que la mère se trainait aux genoux de sa fille, l'implorant.

« Ne me repousse pas, mon enfant, disait-elle, j'étais convaincue et Jubin pensait également que le maître n'ignorait pas ce que savent tant de gens du pays. Est-ce qu'autrement nous vous aurions laissé vous fréquenter ? »

J'écoutai saisi d'horreur, pétrifié.

Francine, le visage enfoui dans les mains, restait sans voix. Sa mère continuait :

« J'aurais dû, je ne le sais que trop maintenant, tout t'avouer ! Mais c'est dur, va, de conter ces choses-là à son enfant ! Ça été la cause de tout le mal ! Comment, je ne dis pas le réparer, mais le rendre moins pénible ? Nous irons loin, bien loin, où tu désireras, le plus tôt possible, demain, aujourd'hui, veux-tu ? »

D'un geste j'arrêtai la Gabillonne.

« Francine, dis-je, ce soir je quitterai, sinon à jamais, du moins pour bien des années, ce pays où l'existence me serait trop à charge ; grand-père demeurera donc seul, abandonné ? »

Elle leva sur moi ses grands yeux noirs, rejeta ses cheveux en arrière, et tremblante, livide, me tendit son front en murmurant : « Je resterai, adieu, mon frère ! »

En rentrant au château, j'eus un long entretien, coupé par des cris et des larmes, avec mon aïeul, qui, le jour même, me conduisit à Paris. Une semaine plus tard, il retourna à Montclair et je partis pour l'Égypte. Nous ne devions plus nous revoir. Francine lui a fermé les yeux ; dès mon départ, elle habitait près de lui.

Aujourd'hui, elle vit là-bas, entourée de fillettes, enfants abandonnés, qu'elle élève autant dans le château que dans les domaines.

Moi, j'use ma vie par les chemins, à travers les mers, emportant incarnée en mon cœur, l'image de la bien-aimée aux longs cheveux dorés la couvrant comme d'un voile d'épousée. Sans cesse je la vois, je veux la saisir, mais elle m'échappe et tout bas chuchote : « Adieu, mon frère ! »

(Illustrations de S. Rejchan.)

LA MALENNE.